

BULLETIN
DE
L'ACADEMIE DU VAR
SPARSA COLLIGO.

LXXXVII^e ANNÉE

— 1919 —



TOULON
IMPRIMERIE A. BORDATO
Rue Chevalier-Paul

— 1920 —





ACADEMIE DU VAR

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 024751712

L'ACADEMIE DU VAR, *fondée en 1800*
a été autorisée en 1811

Depuis 1832, elle publie un Bulletin Annuel

BULLETIN
DE
L'ACADEMIE DU VAR
SPARSA COLLIGO.

— LXXXVII^e ANNÉE —

— 1919 —

TOULON
IMPRIMERIE A. BORDATO
7, Rue Chevalier-Paul

1920



ACADEMIE DU VAR

BUREAU POUR L'ANNÉE 1919

MM. GONDOIN, *, I. O., O. *, O, * *, Sous-Préfet,
Président.

D^r REGNAULT, *, O, O. *, *Secrétaire Général.*

DANOY, O. *, O, O. *, *secrétaire des séances.*

D^r MOURRON, *, I. O, * *, *Trésorier.*

PARÈS A.-J., I. O, *Bibliothécaire-archiviste.*

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

1900 BOURRILLY Louis, I. O, *, **.

1901 GISTUCCI, Léon, I. O.

1914 DRAGEON, Gabriel, I. O, *, C. *, O. **.



LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE L'ACADEMIE DU VAR

MEMBRES D'HONNEUR

- 1901 Jean AICARD, O *, I. ♀, **, de l'Académie Française, La Garde, près Toulon.
- 1917 Raphaël DUBOIS, *, I. ♀, **, docteur en médecine, Professeur de Physiologie à la Faculté des Sciences de Lyon, Directeur-fondateur du Laboratoire maritime de Biologie, à Tamaris-sur-Mer (Var).
-

MEMBRES HONORAIRES

MM.

- 1901 F. FABIÉ, O *, I. ♀, Directeur de l'École Colbert en retraite, villa «Les Troénès», La Valette, (Var).
- 1909 GISTUCCI, I. ♀, Inspecteur d'Académie des Côtes du Nord, Conseiller général de la Corse, 18, rue Duguay-Trouin, St-Brieuc.
- 1910 BOURRILLY, I. ♀, ♀, ♀, Inspecteur honoraire de l'Enseignement primaire, Sainte-Marthe, Marseille.
-

MEMBRES TITULAIRES

(à la date du 1^{er} Décembre 1919)

MM.

- 1881 LAURE, avocat, rue Henri-Pastoureaux, 2.
- 1883 MARTINENG (J. de), propriétaire, quartier Val-Bertrand, Toulon (Var).
- 1893 ARMAGNIN, I. ♀, publiciste, chef de bureau à la Mairie.
- 1896 DRAGEON (Gabriel), I. ♀, C. ♀, O. ♀, vice-consul de Norvège, 7, rue Revel, Toulon, (officier d'administration, 3^e Sous-Intendance, Clermont-Ferrand).
- 1898 VIAN, ♀, docteur en médecine, boulevard de Strasbourg, 44, Toulon.
- PERRETTE Gaston, I. ♀, professeur adjoint au Lycée Rollin, Avenue de la République, 107, à Paris (Seine).
 - PAUL Alex., publiciste, rue de la République, 65, Toulon.
 - LASCOLS, docteur en médecine, rue Racine, 7, Toulon.
 - PRAT-FLOTTE, ♀, docteur en médecine, rue Victor-Clappier, 47, Toulon.
 - ROUSTAN Fr., I. ♀, architecte, rue Victor-Clappier, 27, Toulon.
- 1903 REGNAULT, *, ♀, O. ♀, docteur en médecine, rue Peiresc, 14, Toulon.
- 1904 CHARRAS, pharmacien, membre de la Société Botanique de France, Saint-Cyr (Var).
- MOURRON Edmond, *, I. ♀, ***, médecin en chef de la Marine, avenue Vauban, 17, Toulon.
 - MAGGINI ♀, homme de lettres, Les Sablettes-près-Toulon.

MM.

- 1906 HONORAT Victor ♀, quartier des Mouissèques
La Seyne, (Var).
- HAUSER Fernand, I. ♀, *, publiciste, 58 bis Chaus-
sée d'Antin, Paris.
- GALL J., professeur d'allemand, Ollioules (Var).
- 1908 LOUVET, ♀, ♀, ♀, capitaine d'artillerie coloniale,
boulevard Gambetta 4, Hanoï, (Tonkin).
- 1911 BOYER Jacques, ingénieur, bd de Strasbourg 56,
Toulon.
- 1913 CLAPIER Louis (L'Abbé), curé doyen, La Seyne
(Var).
- ROUSTAN Jules ♀, Architecte, r. Dumont d'Urville, 2,
Toulon.
- DUROCH Henri, enseigne de vaisseau, Toulon.
- 1914 PARÈS Jacques I. ♀, membre de la société des Au-
teurs et Compositeurs de Musique, bibliothécaire
du «Vieux-Toulon», r. Gimelli, 50, Toulon.
- DANIEL Lucien, pharmacien, bd de Strasbourg, 32,
Toulon.
- RAT Jean, *, *, chef de Bataillon en retraite, rue
de Chabannes, 14, Toulon.
- MORAZZANI Victor, O. *, *, capitaine de vaisseau,
avenue Marceau, 24, Toulon.
- DANOY, O. *, I. ♀, C. *, ***, mécanicien inspecteur
de la Marine, boul. de Strasbourg, 54, Toulon.
- SPARIAT (l'abbé), ♀, majoral du Félibrige, curé de
Saint-Mandrier (Var).
- 1916 BERTRAND Paul, rue de Rennes, 29. Paris (V^e):
- 1917 SAUVAIRE-JOURDAN, O. *, capitaine de vaisseau,
Tamaris-sur-Mer.
- FONTAN Pierre, rue Antoine-Bonnet, quartier St-
Roch, Toulon.
- ARDOIN (chanoine) archiprêtre de Toulon.
- GONDOIN Jules, *, I. ♀, ♀, O. **, Sous Préfet,
Toulon.
- NICOLINI Lazare, Président de la Chambre de Com-
merce de Toulon.

MM. .

- CHARREL, professeur libre, botaniste, rue Cathédrale, 7, Toulon.
- GIRARD, Docteur en médecine, Pierrefeu (Var).
- REYNIER Alfred, I. ♀, publiciste scientifique, botaniste, villa Marguerite, av. Brunet, Toulon.
- 1918 ISNARDON, professeur au Conservatoire à Paris, St-Cyr (Var).
- BLANCHENAY, O. *, *, *, intendant général, villa «La Tourelle» Brégallion, La Seyne-sur-Mer (Var).
- 1919 BOYER, O. *, *, *, Colonel d'Infanterie, 8, place Gustave-Lambert, Toulon.
- DAVELUY, O. *, I. ♀, *, *, Amiral, Pré-Sandin, St Jean-du-Var, Toulon.
- AUTIN, professeur au Lycée de Toulon
- GIRARD, Jean Valmont, banquier, Draguignan.
- CASTAING, C. *, ♀, C. ♀, *, *, général, villa Gomer quartier Ste-Anne, Toulon.
- VIDAL, *, docteur en médecine, 39, avenue Alphonse-Denis, Hyères.
- PRADEL, I. ♀, professeur au Lycée de Toulon.

MEMBRES ASSOCIÉS

MM.

- 1875 CERCLE DE LA MÉDITERRANÉE, boulevard de Strasbourg, 15.
- 1879 BERTRND, ancien notaire, rue Molière, 6, Toulon.
- 1889 CERCLE ATISTIQUE, rue d'Antrechaus, 1, Toulon.
- 1882 GIRARD, professeur à l'école normale en retraite, Solliès-Toucas (Var).
- 1893 CHAMBRE DE COMMERCE, boulevard de Strasbourg, Toulon.
- 1894 DAUPHIN, *, peintre du Ministère de la Marine, Avenue Colbert, ou Villa Paradis au Cap-Brun, Toulon.

MM.

- MICHEL, *, Professeur à l'école Rouvière, 51, rue Victor-Clappier, Toulon.
- TOUCAS, ♀, directeur d'école en retraite, Pierrefeu (Var).
- 1895 LAURET, ♀, professeur de musique à l'école Rouvière, route de La Valette, 16, Toulon.
- 1897 M^{me} DE MARTINENG, campagne Val Bertrand, Toulon (Var).
- VIDAL Aristide, O. ♀, directeur d'école en retraite, Solliès-Toucas (Var).
- 1899 FOURNIER, ♀, agent général de la Caisse d'Epargne en retraite, boul. Gambetta, 40, Hyères (Var).
- GNANADICOM François, ♀, O. ♀, Président du Tribunal de 1^{re} instance de Saint-Pierre (Réunion).
- 1900 LAFAYE, I. ♀, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, Boulevard Raspail, 126 à Paris.
- ROSSI, I. ♀, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, rue des Marchands, 6, Toulon.
- 1902 MICHEL, Gabriel, *, I. ♀, procureur général, chef du service judiciaire en Indo Chine, Saïgon. (Tonkin).
- COURRET, Antoine, notaire, rue Racine, 9, Toulon.
- 1904 MAYBON, ♀, Directeur de l'école Française, Boulevard Brunat à Ch'ang-Hai (Chine)
- 1905 BLANC (l'Abbé) curé de Montmeyan (Var)
- 1908 BOURRILLY Joseph, ♀, juge de paix à Marguerittes (Gard).
- 1909 BONIFAY, publiciste, à Bandol (Var).
- 1913 FOGGIOU, François, homme de lettres, Mananjary (Madagascar).
- DOLLIEULE, avocat, ancien magistrat, rue Sylva-belle, 116, à Marseille (B.-D.-R.)
- 1915 HADJIDAKIS, professeur, Athènes.
- 1917 Mme BERTAUD-CHATEAUMINOIS, 69, Boulevard de Strasbourg, Toulon.
- 1919 Mlle AUROUS (Mme BORDENAVE) rue Peiresc, 7, Toulon.
- Mme GERMON, rue Emile-Zola, 5, Toulon.
- M. PELLERANO, rue de Lorgues, 7.



PREMIÈRE PARTIE

Procès-Verbaux des Séances

8 Janvier 1919. — Le Président, M. Jules GONDON, ouvre la séance en consacrant quelques mots à la mémoire de M. l'amiral Richard-Foy, récemment décédé. M. le docteur PROMPT, d'Hyères, fait hommage de ses travaux scientifiques.

M. le docteur GIRARD, de Collobrières adresse une poésie.

La Société Anglo-Française demande à l'Académie de bien vouloir lui envoyer la collection de ses bulletins.

L'Académie procède à quatre élections de membres titulaires ; les nouveaux élus sont : M. le colonel BOYER, dont les titres ont été exposés dans un rapport de M. ROUSTAN,

M. l'amiral DAVELUY, historien maritime, dont M. le Commandant MORRAZZANI résume les principaux travaux : «*La lutte pour l'Empire des mers*», «*Les enseignements maritimes de la guerre anti-germanique*», etc.

M. Albert AUTIN, professeur agrégé au Lycée de Toulon, dont M. ARMAGNIN rappelle les brillantes conférences et cite quelques publications : «*La vie de Calvin*», «*La maison en deuil*» ;

M. GIRARD, de Draguignan, en littérature Jean VALMONT, dont M. l'abbé SPARIAT lit quelques poésies.

M. le Commandant RAT commence la lecture d'une étude sur «*L'Evolution Universelle*», dans laquelle il met au point et résume les données les plus récentes de l'astronomie et de la physique. Il donne un aperçu des infiniment grands en rappelant que notre univers a la forme d'un ovoïde tellement grand que la lumière, parcourant 300.000 kilomètres à la seconde, mettrait

cinq mille ans à en suivre le petit diamètre et quinze mille à en suivre le grand diamètre; il en donne un des infiniment petits en parlant de la matière, qui n'est pas inerte, comme on l'a cru longtemps, mais qui se décompose en molécules et atomes, lesquels se ramènent eux-mêmes à des Electrons, c'est-à-dire à des centres d'énergie.

Séance publique du 30 janvier (dans la grande salle de la Mairie de Toulon). — Le Président, M. GONDOIN, adresse quelques mots émus à la mémoire des membres de l'Académie, décédés en 1818. — M. GIRARD (Jean Valmont), lit un poème : « *Debout, les Morts !* ». M. le Professeur Albert AUTIN consacre une étude à la biographie de Charles PÉGUY. M. le mécanicien inspecteur DANOV donne lecture d'un passage de son poème : « *La Fiancée d'Armor* ». M. François FABIE dit plusieurs poésies : « *Les Retours* », « *En Terre Sainte* », « *Les Cigognes* », « *Àu Soleil* ».

M. Jean AICARD s'est fait excuser, mais a adressé un acte en vers : « *Les Françaises* », dont le Président donne lecture. M. l'Abbé SPARIAT lit un poème provençal glorifiant les 48 étoiles du drapeau des Etats-Unis.

5 Février. — Le Président, M. GONDOIN, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur; M. l'Intendant général BLANCHENAY lui adresse ses félicitations et lui remet au nom de ses collègues, une petite croix de la Légion d'honneur. M. BLANCHENAY donne lecture de quelques vers de son beau-père, M. le Commandant D'Omaison, qui fut membre de l'Académie du Var; la poésie a pour titre : « *La Vallée de Dardennes* ».

M. DE MARTINENG lit un travail sur « *La Papauté et l'Esclavage* ».

M. le Commandant RAT invite ses collègues à une conférence qu'il donnera sur « *La Rive Gauche du Rhin* »; il continue la lecture de son étude sur l'évolution universelle; il parle de l'espace intermoléculaire et des vibrations des atomes.

5 Mars.— M. le Président annonce le décès de M. le Docteur PROMPT, dont la candidature était portée à l'ordre du jour, M. le Commandant RAT, continuant la lecture de son travail sur l'évolution universelle, étudie les causes de la chaleur solaire. M. le Professeur AUTIN lit le rapport qu'il a été chargé d'établir sur la candidature de M. le général CASTAING, il fait une rapide biographie du général, donnant ses états de service « à toutes les étapes de notre laborieuse revanche », le suivant sur le front français, à Athènes et en Macédoine ; il fait l'éloge de l'écrivain, donnant un aperçu de son livre : « *Méditations et Pensées de Guerre* ».

M. le général CASTAING est élu à l'unanimité, membre titulaire.

M. AUTIN analyse ensuite une brochure de « *Novyne* », écrite par Mademoiselle Yvonne Aurous, aujourd'hui, Madame Bordenave. Madame Bordenave est élue membre associé.

M. Pierre FONTAN commence la lecture d'une étude sur « *La Langue Provençale* », il fait ressortir l'influence du mauvais français sur cette langue.

M. MAGGINI dit une poésie « *La Gloire des Morts* ».

M. le Président donne lecture d'un sonnet envoyé par M. le Docteur GIRARD.

2 Avril.— Réception de M. le général CASTAING. L'Académie du Var est invitée à se faire représenter au Congrès National qui se tiendra à Lyon.

M. le Professeur Raphaël DUBOIS lit un rapport sur la candidature de M. le Docteur VIDAL (de Hyères). M. le Docteur VIDAL est élu à l'unanimité membre titulaire.

Après avoir entendu la lecture d'un rapport de M. AUTIN, l'Académie nomme membre associé Madame GERMON, dont plusieurs pièces, « *Le Chevalier Jean* », « *Aimée* », « *La Thessalienne* », etc., ont été appréciées sur diverses scènes.

M. HONNORAT dit un poème, « *France ! Souviens-toi !* »

M. le Commandant RAT continue la lecture de son étude sur la chaleur solaire.

M. le Commandant DAVELUY lit une étude sur « *Le Caractère de dernière guerre navale* ».

Un débat s'engage entre M. Pierre FONTAN et M. le Docteur Félix BREMOND, au sujet de la langue provençale. M. FONTAN soutient l'identité de la langue provençale et de la langue mistralienne. MISTRAL a renoué le provençal en faisant la totalisation des patois de Provence, en créant une orthographe conventionnelle, mais logique ; il a complété cette langue en puisant dans la littérature des troubadours et aussi en faisant des emprunts à l'Italien.

M. Félix BREMOND soutient que la langue de MISTRAL n'est pas le franc parler provençal.

7 Mai. — Réception de M. le Docteur VIDAL, d'Hyères. MM. PELLERANO et Doze envoient des poésies.

La « *Ligue Varoise* », en formation, invite l'Académie du Var, à se faire représenter au sein de son Comité. MM. GONDOLIN et le Docteur REGNAULT sont désignés comme délégués.

M. le Professeur ALUTIN lit un rapport sur « *Les Chansons des Petits Français* », de M. Martial Rose.

M. le général CASTAING lit quelques chapitres de ses « *Méditations et Pensées de Guerre ; Premier soir de Bataille* », Mulhouse, 19, 20 août 1914, Verdun ; il lit également l'« *Invocation à l'Acropole* », écrite d'Athènes.

M. GONDOLIN lit une poésie « *Le Coeur du Héros* », adaptation française d'un petit poème héroïque serbe.

M. le mécanicien-inspecteur DANOV commence la lecture d'un travail, intitulé : *La Science ignorante*. M. le commandant RAT lit une étude sur « *Le Monisme et le libre arbitre* ».

4 Juin. — Diverses sociétés (Archéologues du bassin du Rhône, Charradisso populaire, Académie de Metz), invi-

tient l'Académie du Var à se faire représenter à des congrès ou à des réunions solennelles.

M. le Professeur AUTIN fait l'analyse d'un opuscule: «*Les Deux Cadets*».

M. HONNORAT dit une poésie: «*Allons au bois*».

M. AUTIN décrit une scène originale de la vie normande: «*Le Pain bénit*».

M. le mécanicien-inspecteur DANOV continue la lecture de son travail: «*La Science ignorante*».

M. GONDINO, dans «*Une réception chez le Président Lamignon*», traduit en vers un colloque très animé entre Boileau et un Père Jésuite, au sujet des «*Provinciales*», de Pascal.

2 Juillet. — M. le Docteur Félix BREMOND fait l'analyse d'une monographie: «*La question des anesthésies*», dont M. le Docteur REGNAULT a fait hommage à l'Académie le mois dernier.

M. le Docteur MOURRON lit une pièce en vers, «*Pierrot*».

M. DANOV termine la lecture de son travail: «*La Science ignorante*».

M. le général CASTAING lit «*Le Quatorze Juillet à Athènes*», extrait de son livre (sous presse); «*Méditations et Pensées de Guerre*»; il lit ensuite une étude sur «*La Bataille de Marathon*», dont il a reconstitué sur place les détails et qu'il compare à la bataille de la Marne.

M. le Docteur REGNAULT donne à l'Académie, la primeur d'un travail scientifique, en résumant les résultats de ses études sur «*L'orientation des animaux et les influences magnétiques*», dans lesquelles il montre que les êtres vivants présentent à l'énergie électromagnétique ou électronique des réactions jusqu'ici inconnues.

M. FONTAN lit deux petits poèmes provençaux, extraits d'un recueil de poésies qu'il publiera prochainement.

1^{er} Octobre.— En l'absence de M. GONDOIN, la séance est ouverte sous la présidence de M. le Docteur RE GNAULT, secrétaire général, qui adresse quelques mots émus à la mémoire de M. le Docteur Félix BREMOND, membre titulaire, récemment décédé.

M. le commandant MORAZZANI remet «*Rimes d'actualité*», de M. Laurent MOUTON, officier marinier, et lit deux poésies de ce recueil : «*Prière du Marin*» et «*Victoire*».

M. le mécanicien-inspecteur DANOV lit une poésie.

5 Novembre.— Le Président, M. Jules GONDOIN, donne lecture d'un article nécrologique très élogieux publié dans «*Le Moniteur Médical*», à l'occasion des obsèques du Docteur Félix BREMOND. Il annonce ensuite le décès de M. le capitaine ROGER, membre titulaire.

M. Raoul MONTANDON prie l'Académie de bien vouloir assurer le service de ses publications à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

M. GNANADICON, président du Tribunal civil de Saint-Denis (Réunion), membre associé de l'Académie du Var, envoie un recueil de poésies.

M. le colonel Boxer lit le rapport qu'il a été chargé d'établir sur la candidature de M. PRADEL, professeur au Lycée. M. PRADEL est élu membre titulaire.

M. HONNORAT dit une poésie : «*A travers champs et bois*».

M. l'amiral DAVELUY fait une causerie : «*Une histoire de brigands*».

M. MAGGINI lit une poésie : «*La Mort de Lamartine*».

M. le commandant MORAZZANI analyse une brochure de M. ODELIN : «*Hurrah ! les Cols bleus !*», dont il a écrit la préface.

3 Décembre.— Réception de M. le professeur PRADEL. M. Honnorat dit une poésie : «*Héroïsme d'un enfant*».

M. PARES lit une étude historique sur : «*Les danses à Sillans*».

M. le Docteur MOURRON dit deux poésies : « *La dernière feuille* » et « *Le fantôme* ».

M. le mécanicien-inspecteur DANOVY lit des sonnets consacrés à « *L'Hyperbole* ».

Les élections pour le renouvellement du bureau, donnent les résultats suivants :

Président : M. le général CASTAING.

Secrétaire général : M. le Docteur Jules REGNAULT.

Secrétaire des séances : M. le mécanicien-inspecteur, DANOVY.

Trésorier : M. le Docteur MOURRON.

Bibliothécaire-archiviste : M. Jacques PARES.

Modifications apportées aux Statuts

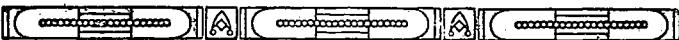
La cotisation est élevée à 20 francs pour les membres titulaires et à 10 francs pour les membres honoraire ou associés (Assemblée générale de décembre 1919).

Pour les cent tirés à part de leurs travaux publiés dans le Bulletin, les auteurs auront à verser 5 francs par demi-feuille (8 pages) ou fraction de demi-feuille.

Ouvrages reçus

M. l'Abbé BLANC, « Inventaire des minutes notariales du Canton de Tavernes ». — Dr Félix BREMOND, « Nez postiches », « Les Grains d'Ellebore ». — Général CASTAING, « Méditations et pensées de Guerre, 1919 ». — CHARREL, « Flore de Provence ». — Abbé CLAPPIER, « Les Zouaves pontificaux du Var ». — Admiral DAVELUY, « La Marine de demain » ; « Les enseignements maritimes de la Guerre

antiallemande. — Pr Raphaël DUBOIS, « L'Anesthésie physiologique et ses applications », « Leçons de physiologie générale et comparée », « Leçons de physiologie expérimentale », « Physiologie comparée du sommeil », « Les perles fines et les animaux naîtriers », « La vie et la lumière », « 120 mémoires originaux ». — D'UROCH, « Les Phantasmes ». — François FABIE, « Moulins d'autrefois ». — François FOGGIOLI, « Frissons ». — Dr GUIBAUD, « Traité de stomatologie ». — Fernand HAUSER, « Le Mystère des mois ». — Charles JANET, « Le Botrydium granulatum », « Phylogénie de l'orthobionte ». — Emile LANGLADE, « Les origines de la littérature française », « Jchan Bodel ». — MONTANDON, « Bibliographie générale de la paléontologie ». — Dr Laurent MOREAU, « Mascatte ». — Laurent MOUTON, « Rimes d'actualité, 1919 ». — Jacques PARES, « L'Aurore du journalisme à Toulon ». — Claude PERROUD, « Lettres de Madame Rolland ». — Dr Jules REGNAULT « Fumeurs d'opium (Aesculape 1914) », « L'Euthanasie », « Les Sourciers », « Le Cancer », « Appareils de marche pour fractures et lésions diverses des membres inférieurs », « Climatologie des Extrême-Orientaux », « Climatologie de la région granvillaise », « Le secret médical », « La question des anesthésics ». — Amiral RICHARD-FOY, « Le fond d'un cœur ». — SARTOR, « Isis ». — SAINT-YVES, « L'impérialisme allemand et ses dangers (Mars 1914) ». — Victorin ROSE, « Sur l'Héra (poésie) ». — Martial ROSE, « Les chansons des petits Français ». — Paul-Théodore VIBERT, « Le Cinquantenaire des Girondins ».



Charles Péguy

LE PAMPHLETAIRE

DISCOURS

lu à l'Assemblée Générale de l'Académie du Var

le 20 Janvier 1919

par

M. Albert AUTIN Docteur ès-lettres,
Professeur agrégé de l'Université

Messieurs et Chers Collègues,

Laissez-moi vous remercier en toute simplicité du plaisir que vous m'avez procuré en m'offrant d'entrer dans votre compagnie. Je ne saurais passer sous silence le nom du si regretté contre-amiral RICHARD-FOY, et celui de notre grand et trop modeste FRANÇOIS FABIÉ, puisque leur affectueuse insistence a eu raison de mes scrupules, — ou de mes hésitations. J'y ajouterai, si vous me le permettez, celui de M. FRANÇOIS ARMAGNIN, qui avait accepté, avec sa bonne grâce habituelle de me transmettre officiellement votre proposition, et celui

enfin de votre distingué Président, mon compatriote, M. JULES GONDOIN, sous-préfet de Toulon, à qui l'Académie du Var doit, si je ne m'abuse, une nouvelle jeunesse. A tous, cordialement merci !

Je n'ai point la prétention, qui serait ridicule et vaine, d'épuiser dans une brève causerie un sujet aussi vaste que celui de Péguy — sa personne et son œuvre. Il s'est produit, sur l'un et l'autre de ces points, des articles de journaux et de revues, des brochures, des livres mêmes, dont la seule énumération risquerait, à cette heure et dans ce lieu, d'être fastidieuse. Tous ces travaux n'offrent pas le même intérêt. Quelques-uns pourtant — et je songe au livre si compréhensif de Daniel Halévy, le dernier en date — constituent des portraits authentiques de Ch. Péguy.

Pour ma part, mon dessein est moins ambitieux. Je ne prétends à vous donner ici qu'un *crayon* du Maître, une de ces légères esquisses à main levée, où l'on cherche à saisir, à surprendre dans l'homme ce qui constitue le secret de son action, — son âme. J'ai eu, voici quelques années, l'heureuse fortune d'approcher Péguy, assez pour retrouver plus aisément que le commun des lecteurs ce qu'était l'homme par delà ses livres, et trop peu en même temps pour céder, au l'évoquant, aux inévitables égarements de l'amitié ou de l'esprit de chapelle. Qu'il y ait eu, dans Péguy, un mystique, j'y consens ; un poète lyrique, je l'accorde. Mais il fut avant tout et fondamentalement un *pamphlétaire*. Ce sera, quand les années auront passé, — les années qui apaisent — son meilleur titre de gloire, authentique et durable, non seulement dans l'histoire littéraire, mais aussi dans l'histoire des idées et des sentiments à la veille de la Grande Guerre.

À titre d'indication et pour fournir un fil conducteur à ceux d'entre vous qui ne connaissent Péguy que de nom, je donne ici les grandes lignes de sa biographie. Né à Orléans, en 1873, d'une longue suite de paysans, il entra à l'Ecole Normale Supérieure en 1894. Il dé-

missionna l'année suivante. Il se maria, fonda une revue, *Les Cahiers de la Quinzaine*, où devait s'épanouir en toute liberté son puissant génie de pamphlétaire. Il fut tué à la bataille de la Marne, en 1914.

Tout d'abord, quand je parle de pamphlétaire, je n'attache au terme rien de péjoratif. Il ne suffit pas de composer un de ces écrits venimeux, comme en inspire la rancune ou l'esprit de vengeance, pour prétendre et pour avoir droit au titre de pamphlétaire. Parcelllement un pamphlétaire — et je songe à Veullot, qui en fut un de génie — ne compose jamais de ces bas écrits, où l'intention de nuire et de discréditer supplée à l'intention littéraire. Songez, s'il vous plaît, au *Vice marin* ou aux *Maritimes* (1). Littérairement, et du point de vue où se place le critique pour classer les écrivains, le pamphlétaire — qu'il s'appelle P.-L. Courrier, Veullot ou Péguy — c'est avant tout un écrivain de combat, celui qui n'écrit ni pour écrire, ni pour plaire au lecteur, mais pour l'éclairer et pour le convaincre. C'est un apôtre, pour qui le verbe est un sacrement, une épée à deux tranchants — flamboyante et justicière. Et il se peut que le pamphlétaire, comme il arriva à Péguy, soit par surcroît un mystique ou un lyrique, les deux même parfois. Mais c'est avant tout un homme qui se nourrit

des haines vigoureuses

Que doit donner l'erreur aux âmes généreuses
(Molière)

N'est point pamphlétaire qui veut. Il y faut, premièrement, *le don*, et j'entends par là une certaine disposition d'esprit, qui va droit au sophisme, comme un chien au cerf, qui s'en irrite et le prend à parti,

Nota. — (1) Ces deux ouvrages, visiblement inspirés par l'esprit de rancune, ont fait scandale dans nos ports de guerre et notamment à Toulon. Ils figurent dans la collection de Roman-Succès. Paris. Albin Michel.

qui n'a de cesse qu'il n'ait argumenté, réfuté, convaincu et, pour reprendre ma comparaison, qu'il n'ait entendu sonner l'halali. Il y faut, en second lieu, *l'occasion*, ou les occasions, c'est-à-dire un ensemble de circonstances, faute desquelles cette secrète inclination demeurerait sans objet, inutile, inféconde.

Péguy a eu les deux, et il dût à cette rencontre, de trouver adéquatement l'emploi de son génie.

Il avait d'abord le *don*. Il le tenait d'une longue ancestralité paysanne. Là-dessus, il s'est expliqué avec complaisance, dans cette langue savoureuse, un peu redondante qui est la sienne.

« Ce que je suis, il suffit de me voir, il suffit de me regarder un instant pour le savoir. Un enfant y pourvoirait. J'ai beau faire ; j'ai eu beau me défendre. En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis, tout conspire à faire de moi un paysan. non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un vigneron des côtes et des sables de la Loire... Je n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des voluptés, mais parce que je ne sais pas. Ce qu'il me faut, c'est une chaise, ou un bon tabouret. Plutôt la chaise ; pour les reins ; le tabouret, quand j'étais jeune. Les vieux sont malins ; les vieux sont tenaces ; les vieux vaincront... »

« Je serai un vieux cassé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors. Je serai peut-être un vieux battu (des événements de cette gueuse d'existence). On dira : C'est le père Péguy, qui s'en va. Oui, oui, bonnes gens, je m'en irai... Je serai un vieux rabougri ; ma peau sera ridée, ma peau sera une écorce ; je serai un vieux fourbu, un raccourci de vieux pésan... Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour accoler la vigne... »

Or, sans vouloir tenter ici, même en raccourci, la psychologie du paysan, ce qui semble y prédominer, vous le savez, c'est la méfiance — la peur d'être dupé

par le citadin, par l'homme qui en sait long, qui lit, écrit et parle aisément ; la peur aussi d'être dupé au village même et dans ses rapports quotidiens avec le voisin, par ce même voisin. D'un mot, c'est l'esprit de chicane, où se mêlent, dans des proportions difficiles à définir, la prudence, l'envie, l'amour du lucre, que sais-je encore ?

Péguy, élève de la primaire à Orléans, puis de Lakanal, de Louis-le-Grand, de Sainte-Barbe, enfin de l'Ecole Normale, Péguy est et demeure jusqu'au bout un paysan. Il défend sa terre ; il la défend de sa plume ; il la défendra de sa vie, s'il le faut, jusqu'à la mort. Nul parmi les écrivains contemporains, hormis peut-être Romain Rolland, qui fut à la rue d'Ulm un de ses Maîtres, n'a eu davantage le souci de manier, parmi ceux qui pensent ou s'imaginent penser, le bon combat de la vérité. Il a apporté à cette lutte des qualités exceptionnelles, — une clairvoyance justifiée depuis par les événements ; un désintéressement qui lui a valu, sinon la misère, du moins la pauvreté ; enfin un style original, à l'emporte-pièce, d'apparence nonchalante, mais incisif et brutal, sous sa nonchalance même.

Ceux d'entre-vous qui ont vu, en tête des *Œuvres choisies*, publiées par Grasset, le suggestif portrait de Péguy par Pierre Laurens, ne me contrediront pas, si j'affirme qu'il était demeuré, sous le vêtement du citadin, un homme des champs. Il y a, dans l'attitude, je ne sais quoi de gauche et d'endimanché, — la pélérine qui recouvre les épaules tombe rigide, ainsi qu'aux statues... La face, allongée par la barbe, n'offre vraiment de remarquable que les yeux, brillants derrière le binocle — des yeux directs, si j'ose dire, et qui vous fouillent l'âme et qui vous myrent ingénument la sienne.

Rien de ces poses qu'affectent volontiers les gens de lettres — hommes ou femmes. Le mot de Pascal, ici encore, est vrai. Vous attendiez un auteur ; vous trouvez un homme. Plus précisément, un homme de son

pays, un paysan. La vigueur de la race s'est enrichie. Elle s'est transposée d'un degré, dans l'échelle des valeurs. C'est un paysan, qui pense et qui défend sa pensée, mais c'est un paysan. Il frappe dur. Ses adversaires en ont fait la rude expérience.

* * *

Quels étaient ses adversaires ? Il y en eut de deux sortes.

En premier lieu, il combattit les politiciens, en particulier les socialistes et les radicaux. C'était au lendemain de l'affaire Dreyfus. Je m'excuse d'évoquer, parmi cet auditoire, au cours d'une paisible séance académique, cette troublante affaire. Mais, je dois le déclarer, Péguy fut «dreyfusiste», comme on disait alors... Il le fut, en tout cas, loyalement et par devoir de conscience. Il combattit, parce qu'il était convaincu, à tort ou à raison, là n'est point aujourd'hui le débat — qu'il y avait une injustice. Mais, au lendemain de la révision, quand les politiciens, ceux qui vivent grassement des affaires publiques, les hommes publics dirait un pamphlétaire — et on l'a dit — quand ces gens-là, entreprirent d'exploiter à leur profit la situation qui leur avait été faite par leur propre succès, alors Péguy protesta. Il flagella tous les chefs. Celui du socialisme d'abord, Jaurès, dont il a laissé un portrait incisif. — Pour la dernière fois, il (Jaurès) quittait la vie libre, la vie honnête, la vie de plein air du simple citoyen ; pour la dernière fois, et irrévocablement, il allait plonger, faire le plongeon dans la politique. Il assistait à sa propre déchéance. Et comme il est naturellement éloquent, dans son cœur il se plaignait fort éloquemment. — Ensuite, celui du radicalisme. Vous reconnaîtrez, sans que j'aie la peine de le nommer, un personnage politique, dont la notoriété était alors à son zénith. Parlant du «césarisme civil», Péguy trace à larges traits et par couches successives, un portrait savoureux : « Il est aujourd'hui

démontré que, par peur et par fascination du césarisme en épaulettes, elle (la République) devait tomber infaiHblement dans le césarisme en veston ;... qu'un homme peut impunément exercer un césarisme impitoyable dans la République, pourvu qu'il ne soit pas bel homme, qu'il ne soit pas militaire, qu'il porte mal même les tenues civiles, surtout qu'il ne sache pas monter à cheval, enfin qu'on puisse le nommer le petit père un tel. » Je m'arrête ici. L'allusion est, ce me semble, assez claire. Elle est même transparente.

Serait-ce que Péguy, après avoir été socialiste — il a épousé civilement une jeune fille socialiste ; leurs enfants ne sont pas baptisés — serait-ce que Péguy a cessé d'être républicain ?

Ecoutez-le. Il est toujours républicain. Il est toujours socialiste. Il ne cessera jamais d'être l'un et l'autre, même quand, sa foi recouvrée, il ira en pèlerinage à N.-D.-de Chartres. Mais son socialisme, sa République ne sont plus, à cette date, ni la république, ni le socialisme officiels.

Il distingue à ce propos dans ces deux religions ce qu'il appelle la *mystique* de ce qu'il appelle la *politique*. La mystique, c'est l'inspiration même, l'âme du socialisme ou de la république, et nul ne contestera, je pense, que ces deux idéals reposent sur une idée généreuse. Mais la politique, ah ! la politique, c'est l'exploitation de cette idée première. Musset l'avait déjà dit. Il y a loin de la coupe aux lèvres. Ces poètes, voyez-vous ! se trouvent, avec leurs billevesées, avoir toujours raison.

— Là-dessus, Péguy s'est expliqué sans réticences ; il l'a fait avec sa brutalité coutumière, avec sa verve hardie : « Trente ans nous avons été trahis. De notre socialisme, qui était un système de justice, de vérité et de santé économique et sociale,... ils ont fait un reniement de tout, une basse politique, un sabotage ignoble, proprement une trahison militaire contre le peuple français. » (Argent, suite)

On ne dit pas plus crûment leur fait aux gens.

Péguy s'est donc résolument séparé, au lendemain de l'affaire Dreyfus, des politiciens ; il a abjuré, anathématisé leurs pratiques ; il aspire de toutes ses forces, non pas à l'abolition du régime — nul n'a plus que lui combattu les théories dites d'*Action française* — mais à sa régénération. Il est de la lignée des républicains idéalistes, ceux de 1848, ceux qu'exila le second Empire, ceux, en un mot, qui ont eu la religion — que nous n'avons plus — du bulletin de vote et du suffrage universel, car Péguy fut leur fils spirituel. Ses œuvres, de 1897 à 1905, — sa première *Jeanne d'Arc*, *Marcel ou le premier dialogue de la cité harmonieuse*, ses articles à la *Revue Blanche* ; les *Cahiers*, dont il fut l'âme, ces œuvres de la première partie de sa vie littéraire sont l'expression authentique de sa foi républicaine et socialiste.

Car c'était, à sa manière, un croyant.

* * *

Péguy a combattu, en second lieu, tous ceux qui méconnaissaient l'imminence de la guerre et qui, consciemment ou non, contribuaient à entretenir dans le public l'illusion d'une paix devenue de jour en jour plus chimérique. L'affaire d'Algadir (1905) l'a éclairé sur ce point, comme l'affaire Dreyfus l'avait, quelques années auparavant, éclairé sur les erreurs de la politique radicale et socialiste. Il écrivit *Notre Patrie* (1905) qui est un plaidoyer généreux en faveur de ce que j'appellerai la vocation de la France. Il y a là, sous forme d'examen de conscience, comme un tableau rétrospectif de la politique parlementaire. Vous connaissez les faits. Guillaume II débarque à Tanger ; il fait de la question marocaine une question allemande ; il exige la démission de Delcassé, sous menace d'une guerre immédiate. La France s'incline devant cet ultimatum. Elle boit l'affront. — Et Péguy, comme vous vous y attendez, proteste. C'est sa vocation, c'est

sa raison d'être. Une méchante fée à son berceau lui a donné mission : il ne faillira pas. Les *Cahiers* continuent le *Jean-Christophe* de Romain Rolland, — le « *Jean-Christophe* » qui, dans sa première partie, avait été une tentative de rapprochement entre les deux peuples. « Vous ne connaissez pas la France », disait le Français Ollivier à l'Allemand Jean-Christophe. Et il s'employait à la lui révéler, Passé 1905, la foi n'y est plus. « L'Europe offrait l'aspect d'une vaste veillée d'armes (telle est la conclusion de Jean-Christophe). Le désir du combat possédait toutes les âmes. A tout instant, la guerre était sur le point d'éclater. On l'étouffait ; elle renaissait... Le monde se sentait à la merci d'un hasard, qui déchaînerait la mêlée. »

Dans cette tension des esprits, que fait Péguy ? Il renoue pour son compte la tradition. En 1903, il revient à la foi de son enfance, — de sa première communion en l'église Saint-Aignan, d'Orléans. La scène est célèbre. « Il me dit sa détresse, rapporte un ami, sa lassitude, sa soif de repos. A un moment, il se dressa sur le coude et les yeux remplis de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé la foi... Je suis catholique... » En 1910, il publie le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. La critique fait bon accueil au livre. Ce n'est pas encore le succès. Des difficultés matérielles viennent empoisonner sa joie. J'avoue qu'il ne fait rien pour atténuer ces difficultés. Il a des ennemis à droite et à gauche. Il fait face à tout. A droite, il combat une certaine forme de catholicisme, dans « *un nouveau théologien, M. Fernand Laudet* » (1911). A gauche, il attaque la Sorbonne, et il en s'en acquitte avec une vigueur, avec une verve qui range les rieurs de son côté, — les rieurs, et aussi quiconque s'est rendu compte par l'expérience de l'orientation qu'avait prise, plus ou moins consciemment, notre enseignement supérieur, en particulier à la Sorbonne. Je ne nommerai personne, mais je renvoie à deux volumes, bizarrement intitulés, le premier *l'Argent* ; le second, *l'Argent suite* (1912). L'idolâtrie des méthodes germaniques y est stigmatisée avec une maestria qui rappelle, à mon avis, les plus fortes pages

des « Provinciales ». Certains de nos maîtres ne se laveront jamais, quoi qu'ils fassent, de ces reproches. Non que tous les arguments y soient d'égale valeur, certes. Mais dans l'ensemble il faut convenir qu'en littérature, comme en philosophie et en histoire nous subissions le joug de ce qu'on appelait, outre Rhin, la culture allemande. Et notre clair génie y perdait le meilleur de lui-même (1).

Je ne parlerais pas ici, si ses biographes ne l'avaient fait, à mon avis trop indiscrettement, du drame qui vint ajouter à ses angoisses. Il est devenu chrétien, catholique. Plus exactement, il s'est retrouvé tel, par déjà les influences subies à la primaire, au lycée, à l'Ecole Normale. Il est catholique au même titre que Français. Or sa femme n'a pas connu cette évolution. Elle se refusa, comme il est naturel, à réformer son existence pour se conformer aux prescriptions d'une Eglise, dont elle n'accepte pas l'autorité. Ce drame de famille aura jeté sur les dernières années de Péguy une lueur d'indécible tristesse. Il se trouve en fait écarté des sacrements par la situation où il vit. Il s'attache désespérément à l'Eglise. Il attend de l'avenir — ou de Dieu — un dénouement qui devait lui venir, hélas ! sous une forme glorieuse et sanglante. Il prie, avec la ferveur recouvrée de son enfance. Laissez-moi à ce propos vous lire le récit d'un pèlerinage à N.-D. de Chartres. Il éclairera à la fois la nature de ses pensées et de son talent, si drôles, si plein de sève :

« Mon vieux, j'ai beaucoup changé depuis deux ans (nous sommes en 1912). Je suis un homme nouveau. J'ai tant souffert et tant prié ! Tu ne peux pas savoir. Si tu vivais près de moi, tu saurais tout... Je ne peux pas t'expliquer. Je vis sans sacrements. C'est une gageure. Mais j'ai des trésors de grâce. J'obéis aux indications. Il ne faut jamais résister. Mon petit Pierre a été malade. Une

(1) On retrouvera les mêmes critiques dans l'ouvrage, un peu violent à mon avis, de Pierre Lasserre. *La doctrine officielle de l'Université* (Paris - Mercure de France). La note est plus juste dans *la Sorbonne*, de Pierre Leguay (Paris B. Grasset - les Etudes contemporaines). Il convient de lire la réponse de M. Alfred Croiset dans *l'Enseignement du français*.

diphthérie, en août, en arrivant à la mer. Alors, mon vieux, j'ai senti que c'était grave. Il a fallu que je fasse un vœu... J'ai fait un pèlerinage à Chartres. Je suis Beau-ceron. Chartres est ma cathédrale. Je n'avais aucun entraînement. J'ai fait 144 kilomètres à pied, en 3 jours. Ah ! mon vieux, les Croisades c'était facile ! Il est évident que nous autres, nous aurions été des premiers à partir pour Jérusalem et que nous serions morts sur la route. Mourir dans un fossé, ce n'est rien... On voit le clocher de Chartres à 17 kilomètres dans la plaine... Dès que je l'ai vu, c'a été une extase. Je ne sentais plus rien, ni la fatigue, ni mes pieds... J'étais un autre homme. J'ai prié une heure dans la cathédrale, le samedi soir. J'ai prié une heure, le dimanche matin, avant la Grand' Messe. J'ai pu prier pour mes ennemis : ça ne m'était jamais arrivé... Il y a certains ennemis, certaines qualités d'ennemis, s'il fallait en temps normal prier pour eux, inmanquablement j'aurais une crise de foie ; non, mon foie ne me le permettrait pas. — Mon gosse est sauvé, je les ai donnés tous les trois à Notre-Dame. »

À ce tournant de la route, il comprend que l'heure est venue, s'il veut asseoir solidement sa réputation littéraire, non plus de détruire (car le pamphlet est surtout œuvre de destruction), mais d'édifier, de construire en bonnes et solides pierres. Il publie, en 1913, *Eve*, un poème de 7.500 vers, qu'un critique malicieux a défini « des litanies kilométriques ». Je sais les commentaires qu'ont donnés de cette œuvre les amis de Péguy, certains du moins. « Polyeucte excepté, tout permet de penser que c'est l'œuvre la plus considérable qui ait été produite en catholicité depuis le XIV^e siècle. » C'est-à-dire, si je comprends bien, depuis Dante et la *Divine Comédie*. Eh ! bien, non, de cette interminable rhapsodie, quelques vers surnageront — quelques vers seulement. Et le pamphlétaire, qui a rêvé d'élever un temple sur les ruines de ses adversaires, n'aura fait que poser des assises. Ah ! comme il est mélancolique, ce vers de Virgile.

Opera pendent

Interrupta.....

Puis, c'est le silence, une interruption qui ressemble au recueillement qui précède la mort. La guerre est là qui menace. Péguy avait écrit en 1909 : « Il faut avoir le courage de le dire. Nous avions cru un peu naïvement que nous pouvions parler comme si nous n'avions pas été vaincus en 1870. » Il s'est, pour sa part, rendu à l'évidence. « Cette guerre, écrit-il à ses amis, je l'appelle, je la veux. » Il fut exaucé en août 1914.

* * *

Si vous voulez savoir comment il est mort, vousirez pieusement les pages qu'un de ses compagnons d'armes a consacrées à ses derniers jours. En voici la conclusion :

« Péguy est toujours debout, malgré nos cris de « Couchez-vous » glorieux fou dans sa bravoure. La plupart d'entre nous n'ont plus leur sac, et la voix du lieutenant crie toujours avec une énergie rageuse :

« Tirez, tirez, nom de Dieu ! »

D'aucuns se plaignent : « Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer ».

« Ça ne fait rien, crie Péguy dans la tempête, qui siffle, moi non plus je n'en ai pas, voyez, tirez toujours ». Et il se dresse, comme un défi à la mitraille. Au même instant une balle meurtrière brise ce noble front. Il est tombé sur le côté, sans un cri, dans une plainte sourde. » (V. Boudon : Avec Ph. Péguy, de la Lorraine à la Marne).

Une pareille mort n'efface-t-elle pas, dans une lueur de gloire, les exagérations du pamphlétaire ?

* * *

Et s'il m'est permis, en terminant cette modeste causerie, de vous dire mon sentiment, j'évoquerai le mot troublant de Platon : « Celui-là est aimé des Dieux qui meurt jeune ». Céries, Péguy n'était plus jeune. Mais il allait connaître le succès, ce qui, pour un homme jusque-

là discuté, é'aît une manière de récommencement et donc de jeunesse. Nous connaissons par les confidences de ses amis, les projets littéraires de Péguy. Ils sont grandioses.

« Mon vieux, désormais, toute ma production se réalisera dans le cadre de ma *Jeanne d'Arc*. Je vois une douzaine de volumes. Je puis tout mettre là-dedans... » (Avril 1910).

Il rêve une grande fresque historique où, dans la trame des faits d'autrefois, s'insérera une critique du présent et un programme pour l'avenir. Il s'abandonne à l'ivresse de la gloire naissante.

« Le même espace que Gœthe a couvert dans l'ordre païen, je le couvrirai dans l'ordre chrétien ».

Mais Péguy était-il en mesure de réaliser ces dessins ? Possédait-il l'instrument ? — je veux dire la langue — sans quoi, il n'est point, en matière de création artistique, d'œuvre durable ? J'hésite à le croire. Peut-être fût-il entré à l'Académie Française : Barrès le lui avait promis, nous assure-t-on. Je doute qu'il eût imposé au grand public sa manière d'écrire, laquelle, en dépit de sa prétention à n'être qu'une « stylisation du parler populaire, » n'en est pas moins une rhétorique très recherchée, très artificielle, j'en demande pardon aux fidèles de Péguy.

Au surplus, ce qui constitue l'originalité de Ch. Péguy, c'est beaucoup plus sa *personne* que son œuvre proprement littéraire, — même sa seconde *Jeanne d'Arc*. Il a une valeur symbolique. Il est représentatif de toute une époque. Il en a été la conscience limpide et scrupuleuse. Psichari l'a noté dans une délicace émouvante : « A celui qui a courbé d'amour notre jeunesse, au Maître Charles Péguy, ce livre de notre grandeur et de notre misère. » Il s'agit de l'*Appel des Armes*. Péguy s'en rendait compte. « J'ai aussi des amis, écrivait-il, des jeunes. Les jeunes viennent à moi. » N'est-ce pas suffisant à payer une vie de labeur ?

Et si ses fidèles s'obstinent à réclamer pour lui la gloire proprement littéraire, il se trouve que, par sur-

croit. Péguy, dans une de ces intuitions qui sont le privilège de certaines âmes, a chanté dans des vers admirables, la fin qui l'attendait, lui et ses jeunes amis de la génération vouée au sacrifice (1), Personne ici n'entendra sans émotion, cet hymne qui clora, si vous le voulez bien, notre entretien.

Heureux ceux qui sont morts pour la terre éternelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de
[terre,
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

« Heureux ceux qui sont morts dans les grandes
[batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut
[lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

« Heureux ceux qui sont morts pour les cités
[charnelles,
Car elles sont le corps de la Maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrasement,
Dans l'étreinte d'honncar et le terrestre aveu.

« Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

(1) Le sacrifice, tel est le titre d'un beau livre de Henri Massis : On y trouvera le témoignage des chefs de chœur de cette génération.

BIBLIOGRAPHIE

On n'a pas eu la prétention d'établir ici une bibliographie complète. On se contente d'indiquer les ouvrages qui paraissent indispensables pour se faire une idée exacte de Ch. Péguy — de sa personne et de son œuvre.

Charles PEGUY. — *Les Cahiers de la Quinzaine*, dont il a été l'âme.

Ses œuvres personnelles, — notamment, parce qu'elles sont plus significatives pour le point de vue où l'on s'est placé ici.

Notre Patrie (1905).

Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc.

Notre Jeunesse (1910).

Un nouveau théologien: M. Fernand Laudet (1911).

L'Argent.

L'Argent, suite (1912).

Œuvres choisies (1900-1910).

Paris. B. Grasset. 1 vol. in-16. 1910.

On trouve à la fin de ce volume, une excellente bibliographie des articles et des livres de Péguy — jusqu'en 1910 — revue par Péguy lui-même.

François LE GRIX. — *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, de Ch. PEGUY. — Étude parue dans la *Revue Hebdomadaire*, 17 juin 1911. Cette étude est remarquable à beaucoup d'égards. — Notamment touchant le style de Péguy envisagé comme un essai de stylisation du parler populaire.

André SUARÈS. — *Péguy*.

Paris. Emile Paul, 1 vol. in-8. 1915.

Pierre PACARY. — *Un compagnon de Ch. Péguy*: Joseph Lotte. Préface de Mgr Batiffol (il y est question de Péguy).

Paris. Lecoffre. 1 vol. in-18. 1916.

Victor BOUDON. — *Avec Ch. Péguy. De la Lorraine à la Marne.* Préface de Maurice Barrès.

Paris. Hachette 1 vol. in-18. 1916.

Paul SEIPPEL. — *Un poète français tombé au champ d'honneur : Charles Péguy.*

Paris. Payot. 1 Vol. in-16. 1916.

Henri MASSIS. — *Le Sacrifice. (1914-1916).*

Paris. Payot. 1 vol. in-16. 1916.

Lire notamment au chapitre II, le témoignage de Ch. Péguy.

Daniel HALEVY. — *Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine.*

Paris. Payot. 1 vol. in-18. 1918.

C'est ici l'ouvrage le plus compréhensif et le plus complet qu'on ait publié, non seulement sur Ch. Péguy, mais sur le milieu où, par action et par réaction, s'est développé le talent de Péguy.

Parmi les nombreux articles, publiés dans les grands quotidiens à l'occasion de la mort de Péguy, il faut mettre au tout premier rang celui de Maurice Barrès, dans *l'Echo de Paris* (17 septembre 1914) : *Charles Péguy mort au champ d'honneur.* Cet article a été recueilli dans l'« Ame française et la Guerre », tome I (Paris. Emile-Paul).





VISION de Bataille Navale

*Le Combat du Barcarès
et le Drame des Fonds*

74

Les croiseurs en patrouille d'avant-garde, signalent l'ennemi.

Un roulement lointain annonce la prise de contact.

Le feu, ouvert à grande distance, prélude le drame sanglant où deux marines dotées de tous les perfectionnements de l'art naval, de la vulgarisation des innombrables découvertes créées dans la course vertigineuse de la science, par les procédés incessants de la métallurgie, vont lutter pour la possession de l'empire des mers ; et, peut-être, pour la liberté des peuples.

Les changements profonds subis par les engins de guerre, n'ont point modifié dans leurs principes essentiels, les méthodes de combat ; seule, la longue portée de l'artillerie a élargi les dimensions du champ de bataille.

On ne passe plus à portée de pistolet du couronnement d'un navire ennemi, on engage l'action à perte de vue.

Le brûlot incendiaire, lâché, jadis pendant la bataille, est remplacé par le torpilleur ; mais, celui-ci n'a pas besoin d'accoster sa proie ; il ne va pas lentement au gré du vent ou du flot ; non, il se dirige sûrement à grande

vitesse, il lance son engin de destruction à grande distance, et, tout ennemi bien touché est un ennemi mort.

Les corps à corps de vaisseau à vaisseau, que permettaient l'usage des grappins et l'enchevêtrement des vergues, ne peuvent plus se renouveler.

Les assauts à l'abordage, si en faveur dans la marine à voile, que nos hardis corsaires des siècles passés ont mille fois illustrés par leur courage, leur audacieuse témérité, sur toutes les mers du globe, ne reparaîtront plus.

Les batailles navales modernes demandent toujours le même art, autant de courage, autant de valeur individuelle ; mais plus de tranquillité stoïque ; une science étendue, peut-être, mais toujours aussi la volonté inébranlable de vaincre, complétée par une indomptable énergie.

Le combat se poursuit sous le grondement ininterrompu des canons de tous les calibres, au milieu des illuminations fulgurales de la poudre, des éclatements des projectiles, des sifflements graves et l'artillerie moyenne, de la voix tonnante des grosses pièces, dont les vibrations profondes, énormes, remplissent les airs d'ondulations grandioses parties de tous les points de l'horizon et qui vont mourir en cercles immenses vers l'infini de l'espace.

Les hommes, enfermés dans les tourelles, dans les blockaus, sous les ponts blindés, dans les antres les plus reculés de la calé, peuvent avoir la sensation de vivre dans les entrailles de quelque volcan gigantesque au grondement infernal, crachant par d'innombrables cratères : le feu, la lave incandescente, les rocs brûlants ; des torrents de cendres qui obscurcissent les airs ; et, dans ce volcan, les hommes s'agitent comme des démons furieux, les cyclopes d'acier hurlent plus fort que le roulement de la tempête.

La mer, sous les chocks et les ricochets des projectiles, s'élève par mille geysers immenses, plus hauts que les mâts et qui retombent comme des trombes géantes, pour éteindre le feu terrible allumé par les Dieux dans cet ouragan déchaîné par les hommes. La

houle balance les mastodontes d'acier comme des arbres couchés sur les eaux.

Le soleil disparaît derrière ce rideau sombre, comme si l'homme, honteux de l'acte criminel qu'il commet, voulait cacher son forfait et le soustraire à la lumière du créateur.

La bataille se déroule en lignes sinuées, tantôt parallèles, tantôt fuyantes ; les navires défilent à contre bord ou dans le même sens, à des distances sans cesse variables.

Les adversaires à rangs serrés, se poursuivent, s'évitent, se croisent, s'éloignent, se rapprochent pour conserver l'avantage de la position tactique, ou pour sortir de l'angle mort qui ne permet pas l'utilisation de toute la puissance offensive de l'armée.

Les croiseurs, formant groupe détaché, manœuvrent à grande vitesse pour encercler l'ennemi ; l'accablier sous les feux concentriques de toute l'armée française.

Les torpilles automobiles des tubs immersés, qui arment la basse coque, entrent en scène ; leurs trajectoires tracent sur la surface des eaux, des sillons clairs ; elles se perdent dans la mer et coulent si le but est manqué ; ou bien, s'écrasent sur les plaques d'acier des vaisseaux ;

Alors, des gerbes d'eau immenses, s'élèvent dans l'espace ; le géant cuirassé, touché par le pygmée, tressaille, s'incline, s'aplique, disparaît dans les profondeurs de la mer ; laissant comme trace de sa puissance passée, de sa masse superbe, de son aspect terrible, de l'accumulation de matériaux qu'il portait, de la ligne harmonieuse de sa coque, de tout le peuple qui animait ses flancs, quelques rares débris de bois flottants, où les marins échappés des tourbillons du gouffre, cherchent le salut en une dernière lutte contre la mort.

— « Rari nantes ingurgite vasto ».

Les avions, vaisseaux de l'espace, comme les dragons ailés, de la fable, lançant le feu du ciel, prennent part à la lutte.

Le croiseur de tête, « Gallus » est le but principal sur lequel la concentration des feux de l'adversaire, a sa plus grande intensité.

Son mât de misaine, coupé au ras du pont, s'est abattu par le travers, jetant à la mer tous les hommes postés dans les hunes et paralysant le mouvement de la tourelle.

Le blockaus AR est enlevé par un coup de 340: hommes décapités, démembrés, éventrés, déchiquetés ; manœuvres, commandes, fils télégraphiques, habitaclés, tout est précipité dans la mer.

Tout est coupé, balayé, nettoyé, comme si une lame de fond avait submergé cette partie du navire.

Le mat AR, enlevé dans cette tourmente d'acier, retenu par les haubans qui se rompent tour à tour, se couche lentement, comme un cadavre que l'on met en sépulture, dans la longue tranchée des deux lames voisines.

La puissance du croiseur reste entière. Un second coup de gros calibre atteint une tourelle latérale. Les canonniers, enfermés dans ce cylindre d'acier, sont projetés sur les culasses ou s'écrasent sur les murailles. Dans une mare rouge ils gisent tous, blessés, mourants ou morts, sur le parquet de manœuvre, parmi les projectiles roulants, les gargousses éparses, les fers tordus, les leviers brisés.

Le moral des hommes est intact, le courant de la lutte grandit leur courage, la confiance est inébranlable.

La bataille continue sans répit.

La flotte ennemie, plus forte en vaisseaux lourds, soutient le combat avec toute la violence de sa puissante artillerie ; aucun désordre encore n'est constaté sur sa ligne souple et régulière ; ses vaisseaux, par un mouvement d'ensemble, prennent la ligne de file.

Le soleil descend rapidement vers l'horizon. On n'e peut prévoir la fin du combat.

Cependant, les signaleurs ont vu se produire des flottements dans la ligne ennemie; elle semble avoir perdu l'assurance de sa direction; les variations de cap, successivement esquissées, indiquent chez elle une préoccupation fiévreuse pour sortir de la position difficile où la maintiennent la vitesse débordante des croiseurs et les feux convergents des deux escadres françaises.

Dans l'horizon de fumée, percé en mille endroits par d'incessantes et fantastiques lueurs, le canon tonne sans fin, magistral et terrible; il semble que la mer en pleurs, sous un vêtement noir, mugit une plainte éternelle dans un roulement de sanglots; ou bien, sous sa cape sombre, rit de la convulsion rapide des hoquets qui précèdent la mort.

Tout à coup, nos torpilleurs sortent du banc de fumée, courent à l'attaque. Les torpilleurs ennemis ripostent; leurs rencontres sont accompagnées du crépitement sans arrêt de leurs canons légers, auquel s'ajoute la voix plus sonore de la grosse artillerie.

Dans les airs, les avions brament comme les albatros au centre d'un cyclone.

Les petits bâtiments chargent à toute allure, leurs avants plongent dans la mer et se relèvent subitement comme des chevaux qui se cabrent en des piaffements désordonnés, impatients de rentrer en lice; soulèvent dans les montées brusque du tangage et les balancements sacadés du roulis, des masses d'eau qui s'écoulent en retombées paraboliques de l'extrados galbé des teugues.

Beaucoup de torpilleurs légèrement touchés, mollissent; quelques-uns, plus gravement atteints, s'inclinent et s'arrêtent; d'autres encore, coupés en deux tronçons par l'obus lourd ou par le coup d'étrave de l'adversaire, relèvent leurs extrémités, rejoignent pour toujours, aux très fonds de la mer, les êtres inconnus des noirs

abysses. Les derniers, enfin, sortis francs de cette mêlée, lancent leurs torpilles sur les lignes de bataille, puis, sortent de l'arène infernale en une courbe gracieuse de spirale, derrière un nuage opaque de fumée qui dégorge de leurs chaudières en pleine activité, pour se grouper au rendez-vous, se reconnaître, se compter, recommencer la charge.

Vaincre ou mourir !

Après la chevaleresque rencontre des torpilleurs, chaque force navale est une agglomération désordonnée de navires qui s'enfoncent droits ou s'inclinent, qui piquent de l'avant ou de l'arrière, qui marchent ou s'arrêtent.

Ce spectacle est une double vision de tristesse et de joie ; chaque vaisseau blessé est un malade abandonné, hantant les affres de la mort.

Dans le groupe des cuirassés français, deux vaisseaux sont torpillés ; l'un s'enfonce par la poupe, son étrave sort toute entière de l'eau ; les hommes ne peuvent plus se maintenir sur le pont déjà vertical, ils se jettent à la mer ; mais, tous disparaissent avec le navire qui s'engloutit brusquement dans les eaux.

L'autre, touché sur l'avant, émerge de plus en plus son arrière ; on aperçoit ses hélices tourner dans l'espace, puis disparaître comme son glorieux compagnon. Sur l'aileron des croiseurs, l'« Arverne », blessé au centre, se couche sur tribord ; les marins, comme une multitude d'abeilles sur le toit d'une ruche, essaimés sur le flanc qui émerge encore, cherchent un refuge éphémère ou se laissent glisser à la mer pour fuir au plus vite, à la nage, les remous dangereux que va produire l'enfoncement brutal et rapide du navire.

Mais, du côté ennemi, le désastre est complet ; tous les cuirassés s'abîment sous les flots ; ils offrent, en plus grand, aux regards illuminés des marins vainqueurs les mêmes images de destruction finale que celles qui ont marqué la tragique mort de leurs infortunés et valeureux matelots ; ils s'enfoncent dans les eaux sans que l'on ait entendu un cri sortir des milliers

de poitrines qui vont devenir la proie de la mer.

La mort avait déjà brandi sa faux sur ce qui restait de vivants.

Le croiseur « *Francis* », touché dans ses œuvres vives par une torpille, s'emplit à l'avant. La tôle déchirée, arrachée, ouvre une grande brèche; l'eau s'engouffre à bord, en un bruit de cataracte lointaine. Le navire a piqué de l'avant; il s'incline.

L'équipage des fonds, arboute les cloisons, étançonne les ponts, circonscrit l'envahissement par la fermeture rapide totale des conduits de communication entre compartiments.

La gîte s'accentue, l'angle de sécurité diminue, le chavirement est proche.

Il est temps de prendra une décision énergique, la seule qui puisse sauver la situation désespérée du navire; elle a une part de terrible incertitude; mais, elle contient en germe une chance éphémère de salut.

Il faut alourdir le navire! Alors, sans attendre la dernière limite de stabilité dynamique, le blockaus AV donne à la machine l'ordre bref: Remplissez! commandement impitoyable et terrible dans son brutal laconisme; il s'adresse à des hommes virils, conscients du rôle qu'ils ont à remplir, heureux de la confiance qu'on leur témoigne, fiers de l'honneur grandiose qui leur revient.

Tous en bas, se précipitent aux postes qui leur sont assignés pour cette opération tragique; ils tiennent en leurs mains vigilantes, en leurs coeurs forts, en leurs âmes ardentes, en leur vaillance, en leur foi sacrée dans les destinées de la Patrie, le sort du navire, la vie de l'équipage tout entier.

Un moment de défaillance, un oubli, une légère méconnaissance du matériel, des lieux, de leur métier, peut tout perdre, rendre vains les efforts pour sauver le navire et l'existence de leurs frères d'armes; leur propre existence ne pèse point dans la balance, ils en font allégerement le sacrifice pour le salut du Pays.

Chefs et matelots, dans la même ardeur, dans la même fièvre, dans la même volonté, dans un égal mépris du danger, frappent, coupent, écrasent le métal sous les coups répétés de leurs outils d'acier.

Les joints déboulonnés, les robinets ouverts, les clapets soulevés, les tuyaux brisés, les condenseurs défoncés, laissent entrer la mer par flots violents ; elle envahit le compactiment immense des machines.

L'eau monte ; elle a bientôt rempli les alvéoles de la cale ; au roulis elle se brise sur les cloisons en un bruit sec de ressac ou de déversement de cascades. Le chef fait dégager les hommes qui ont fini leur tâche ardue ; il reste, lui, avec quelques autres pourachever l'œuvre commencée. On crie à ces héros, de fuir le gouffre qui va les engloutir. Non, ils doivent remplir leur mission jusqu'au bout, assurer la réussite complète de leur entreprise désespérée.

Lorsqu'ils veulent, enfin, s'échapper ; sortir des arrières obscurs des machines, fuir le noir précipice des fonds, parcourir le labyrinthe tortueux des tunnels, des couratives, se garer des trappes que laissent béantes les plaques de parquet soulevées ; monter, descendre les échelles verticales, les escaliers en colimaçon ; ces hommes admirables, malgré la connaissance parfaite ces lieux, où ils livrent la dernière lutte, dans l'effarement d'un retour précipité, butent de la tête, du corps, des jambes, tombent, se relèvent, s'arrêtent, reprennent leur course vers la conduite du dégagement.

Déjà, ils sentent sur leurs visages blêmis par la fatigue, sur leurs corps tout maculés par les boues de la cale, les effets bienfaisants de l'air pur et frais de l'atmosphère libre ; ils escaladent les premiers échelons ; dans quelques secondes ils seront là-haut, hors de tout danger, au milieu de leurs camarades, empressés autour d'eux.

Malheur ! les renflements des tôles, brisent leur élan ; sans résultat ils lacèrent leurs corps aux bavures coupantes des lèvres d'acier rebroussées par les projectiles.

Les lampes électriques du bas, noyées dans le flot montant, viennent de s'éteindre ; quelques vagues lueurs éclairent à peine les parties hautes du compartiment.

Que faire ?

Instinctivement, s'affalent d'un seul bloc, d'un seul mouvement d'ensemble des quelques marches qu'ils avaient précipitamment escaladées avec tant d'espérance tombent sur le parquet. Ces hommes courent dans la demi obscurité des méandres qu'ils ont à franchir, vont à la porte de sortie, en bas au ras du parquet inférieur de manœuvre.

Pendant cet intervalle, long comme un siècle, court comme une seconde, l'eau monte toujours, et, quand ils vont toucher au but de leur course, semée de dangereux précipices, il est trop tard.

La minute est passée !

L'eau à fleur de la tranchée supérieure de la porte, bouché toute sortie !

Alors ! ... alors, angoissés, ils reviennent sur leurs pas, escaladent les barreaux, les tuyaux enchevêtrés, se hissent sur les bâts, reprennent pied sur le parquet supérieur, éventrent les conduits des ventilateurs, qui pourraient les conduire jusqu'à l'air libre ; mais, hélas ! les sinuosités, les coudes brusques du circuit d'aération, sont un obstacle aussi insurmontable que la porte d'en bas, aussi infranchissable que le conduit de dégagement.

Le compartiment des machines est devenu une île sans issue, transformée en immense sépulcre.

Les Braves, de gradins en gradins, précèdent le mouvement ascensionnel de l'eau envahissante. Les voici de bout sur les plateaux des cylindres, les mains accrochées aux barreaux sous pont cuirassé.

C'est la dernière étape. L'eau est à leurs pieds, elle monte toujours, mouille leurs jambes, leurs genoux, monte, monte, encore ! On dirait que la mer, qu'ils ont appelée dans l'intérieur du navire pour le salut de tous, furieuse de perdre sa proie les poursuit de sa vengeance.

Leurs bustes disparaissent, peu à peu, dans la masse liquide.

Maintenant leurs têtes, recouvertes chaque fois par la vague du roulis, émergent seules du gouffre, cependant, leurs yeux n'ont pas perdu le reflet clair et tranquille de l'état d'âme du martyr de la foi à l'ultime pulsation du cœur.

Ils vont mourir, et, dans le dernier contentement du devoir entièrement accompli, on entend, au hasard des quelques trous perdus, là et là, qui percent les cloisons, le murmure cadencé du chant sublimé, jeté comme un défi à la mort, par tous ces héros :

«Mourir pour la Patrie!»

Puis, tout se fait dans la nuit de ce tombeau ; la lumière du compartiment s'est éteinte avec la dernière ondulation de leur voix affaiblie.

Ils sont morts !

Ils sont morts, noyés aux postes de combat, dans la ferraille de leur mécanique, victimes de leur dévouement, de leur abnégation, de leur vaillance, de leur amour pour la France, dans la plénitude complète de leurs sens, dans la connaissance absolue du dénouement final qui a suivi l'accomplissement de leur devoir sacré.

Le «Francus» sous le poids énorme de l'eau dont viennent de s'emplir les compartiments des machines, a relevé son avant, redressé sa gîte, s'est enfoncé régulièrement jusqu'à la limite permise par la surcharge liquide, mais flotte toujours.

En haut, les trois couleurs claquent au vent de la victoire. Sur les lisses trouées, déchiquetées par les obus, sur les fragments des passerelles laissés saufs par la mitraille, sur les toitures des tourelles éraillées par les éclats, sur les débris de toute nature qui encombrent le pont noirci par les escarbilles dégorgées des cheminées, les hommes debout, entourant leurs chefs par groupes séparés, forment une seule masse estompée de couleurs indécises ou, cependant, dominent le noir du charbon et

le gris sombre des résidus de la poudre à canon ; tricots et vestons bleus collés sur leurs corps en sueur, nue tête ; les bras en l'air, agitent de leurs mains robustes, les calots bleus, les pompons rouges, les casquettes noires ; comme les marins de la Révolution au combat de Prairial, lancent dans l'espace, en souvenir des héros morts pour la liberté, sur les mânes diaboliques des ennemis vaincus, un cri de guerre étincelant et farouché ; puis, dans un mouvement sublime d'exaltation suprême, d'indiscible joie, de gloire, de fierté, de triomphe, s'embrassent au cri puissant, sorti de leurs poitrines dilatées :

« *Vive la Nation* ».

Les obscurs de la cale n'ont pas en vain fait le sacrifice de leur vie.

Le croiseur, comme un soldat mutilé mais victorieux par les exploits de tous, couronné d'une auréole de gloire, rentre au port escorté par une division de l'armée. Il emporte, enveloppés dans un linceul blanc ou ensevelis dans l'eau qui remplit son long sarcophage, les restes inanimés de tous ses héros.

Le calme revient, la mer est une mare clapoteuse où grouillent des bancs de grappes humaines soutenues par les débris flottants de ce qui fut, il y a un instant à peine, une puissante flotte de guerre.

Le ciel est embrumé de fumée épaisse qui recouvre comme un suaire, cette tombe liquide où tant de braves sont ensevelis pour jamais.

Les croiseurs valides, tangons abaissés jusqu'au ras de l'eau, échelles et cordes à nœuds à la traîne, explorent très lentement la mer sur le lieu sinistre et glorieux du combat, écoutent dans le silence du soir les appels désolés, balayent de leurs pinceaux lumineux la surface de l'eau d'où semblent sortir des plaintes désespérées ; et, relèvent les malheureux, amis ou ennemis, que les hasards ont sauvé de la mort.

Comment tant de charité peut-elle subitement succéder.

à la plus sanglante sauvagerie, à la tuerie la plus cruelle,
à la haine la plus farouche ?

Àu jour levant, toute trace du grand drame, du carnage
horrible qui a éteint tant de vies, qui a vu s'engloutir
des richesses immenses, qui a vu cétruire en un clin d'œil
une accumulation si grande de puissance mécanique, d'intel-
ligence, d'énergie humaine, de jeunesse, d'amour... tout !
tout a disparu !

La mer tranquille et bleue fait jaillir les crêtes blanches
qui couronnent les ondulations de la houle ; la brise
légère a dissipé le voile sombre qui attristait les âmes et
serrait les cœurs d'angoisse, d'émotion, de pitié ; l'atmos-
phère limpide comme un immense cristal, montre l'infini
du ciel plus pur que l'azur ; le soleil radieux élève son
disque d'or ! Toute la nature porte l'oubli d'un sombre
jour de deuil dans l'éclat de la plus belle parure d'un
jour de fête et de gloire.

Hosanna !

Vive la France éternelle !!

DANOY.





La Gloire des Morts

I.

Tandis que recueilli dans le champ de mon rêve
Je sème la pensée... espérant la moisson,
De la Victoire enfin le cantique s'élève
Et vous transmet, ô morts ! son immortel frisson.

Levez-vous ô martyrs d'une ère de tourmente !
Le Droit vient vous bercer et venger vos douleurs.
Déjà, de vos exploits, le vin d'amour fermente
Dans la cuve où boiront les siècles voyageurs.

« La tombe a son mystère et l'esprit sa puissance ;
« Rien ne s'éteint ; la vie est un fleuve éternel
« Qui descend du plus haut sommet de l'espérance. »
J'écoute ainsi parler votre voix dans le ciel.

J'écoute par le fil invisible de l'âme,
Le poème de foi qui monte de vos cœurs,
Ô preux dont l'héroïsme a su rompre la trame,
Du crime qu'ourdissaient les règnes oppresseurs !

L'asile du silence où vous dormez rayonne
Sous l'éclair radieux du rêve le plus beau.
Le soleil de Verdun, de la Marne et d'Argonne
Verse ses doux rayons sur un monde nouveau.

Gloire à vous dont la mort lègue une œuvre qu'éclaire
Le phare de l'histoire allumé sur les temps ;
Gloire à vous qui laissez au code humanitaire
Le plus beau des feuillets qu'ont écrit vos vingt ans.

Oui, c'est par la beauté de votre sacrifice,
Que vous avez ouvert un lumineux chemin ;
C'est par vous, ô soldats tombés pour la Justice !
Que nous cueillons des fleurs sur les pas du destin !

C'est sous les grands rameaux de l'arbre de la gloire,
Où vous avez vidé la coupe de douleur,
Que le tyran germanique vomit son âme noire
Sous le glaive de feu de l'univers vengeur.

Par vous la douce voix de la France murmure
Sur l'Alsace-Lorraine un poème béni ;
C'est par vous, qu'à présent, nous sourit la nature
Et qu'un hymne d'amour monte dans l'infini.

II

C'est par vous que, jetant son infâme astrolabe,
Guillaume Deux s'enfuit du sol de ses aieux.
Egaré, loin des murs du palais de Souabe,
Il courbe, maintenant sous le courroux des Cieux,
Sa tête, urne infernale où bouillonait l'envie.
Ce prince du mensonge et des rébellions.

Frémît dans l'ombre de la vie,
Au vent des malédictions !

Oui, par vous, ce Néron, opprobre de la terre
A brisé le poignard dans sa hideuse main ;
Poursuivi par le Droit armé de son tonnerre
Et par la Vérité qui parie au cœur humain,
Il roule dans un gouffre où les esprits funèbres
Inécessamment poussés vers un horizon noir,
Ont pour compagnes les ténèbres
Et pour guide, le désespoir.

C'est par votre valeur et votre stoïcisme
Que Charles de Habsbourg est tombé du pouvoir ;
C'est pour vous, qu'attentif l'immortel héroïsme
Grave son plus beau livre au temple du devoir
Pour l'offrir à la France, ardente sentinelle
Qui, se penchant sur vous, ses enfants bien-aimés,
Fleurit de sa main maternelle
La terre sainte où vous dormez.

Par vous, les opprimés jettent au vent leur chaîne
Et leur réveil déjà fait retentir les airs.
Par vous, ô modeleurs de l'épopée humaine !
Des trônes renversés au milieu des éclairs
Ecrasent les tyrans sous leur pourpre sanglante.
Par vous la terre a vu se lever un beau jour ;
L'âme des peuples libres chante
Un cantique immortel d'amour.

Par vous, ô grands soldats de la Marne et des Flandres !
Par vous, ô moissonneurs d'un lumineux matin !
Nous voyons des états renaître de leurs cendres ;
Un vent de liberté souffle aux rives du Rhin
Où, sous les étendards des peuples de lumière,
L'Allemagne, artisan de misère et de deuil,
Courbe son front dans la poussière
Et s'effondre dans son orgueil.

O morts qui reposez au soleil de la gloire !
Vous qui, pour l'idéal de notre humanité,
Avez donné vos jours, ô géants de l'Histoire !
Vous qui laissez vos noms à la postérité,
Dormez sous les regards de la France et du Monde !
Dormez sous l'éternel baiser du souvenir,
O héros dont la mort féconde
Sauva l'espoir de l'avenir !

Joseph MAGGINI.

Ode à la France

La France, noble et fertile Etat, le plus favorisé par la Nature, de tous ceux qui sont au Monde.

(*Le Chevalier du Temple.*)

La France est le plus beau royaume après celui des Cieux..

(*De Maistre inspiré par Gratius.*)

Les contours souples et mouvementés de la France s'harmonisent de la manière la plus heureuse avec la solide majesté de l'ensemble et se développent régulièrement en une série d'ondulations rythmiques.

(*Elisée Reclus.*)

La France est l'étandard du Monde...

(*Edison.*)

Les siècles sont debout pour t'applaudir, ô France !
Et tandis qu'attentif, à l'ombre du drapeau,
J'écoute les accents de ton chant d'espérance ;
Tandis que tu souris à ton destin nouveau,
A genoux, sur le seuil du temple de l'Histoire,
Je me courbe devant ton immortalité.

O mère auguste dont la gloire
Rayonne sur l'humanité !

Sur le sacré parvis je revois tes vestales
Entretenir le feu qu'allume ta valeur,
Et je vois s'élever des palmes triomphales
Au sein de tes cités, témoins de ta splendeur.
J'écoute le réveil dès hymnes de la joie
Sur ton sol tourmenté, berceau des vérités ;
La Paix a retrouvé sa voie
Et le Monde ses libertés.

Toi qui, sous les lambeaux du drapeau tricolore,
Nous montras, revenant des larges horizons,
Les géants moissonneurs de la nouvelle aurore,
Couronnés de lauriers ainsi que de rayons ;
Toi qui fis chanceler et tomber la puissance
D'un ennemi qui fut le vampire des temps

Tu symbolisais l'espérance

Ouvrant ses ailes sur les camps.

Le cratère du Droit a fait couler sa lave ;
Il embrasa l'espace... et son baiser de mort
A détruit chaque lien de la dernière épave
Que la Maison d'Autriche attachait à son sort.
Déjà, le front voilé d'une ombre de tristesse,
Charles premier maudit l'élu de Brandebourg...

Car il voit se dresser sans cesse

Le spectre irrité des Habsbourg.

Il erre maintenant sans sceptre et sans couronne
Dans l'ombre de la vie et du Destin amer.
Adieu les jours de pourpre à la salle du trône
Et les beaux défilés au chemin du Prater !
Adieu l'éclat joyeux des fanfares guerrières !
Toute la vision du désastre sanglant
Chasse de ses lourdes paupières
Le doigt du sommeil apaisant.

Toi qui des grands espoirs de l'idéal du Monde
Portes, au premier rang, la palme d'union ;
Toi qui toujours debout sur la terre féconde
Souffres pour mieux remplir ta sainte mission ;
Toi qui voles partout où la Justice appelle
O France impérissable ! ô mère des douleurs !!
Ton âme est la fleur immortelle
Dont le parfum grise les cœurs.

Ton jour Iuit... car Guillaume à jeté l'astrolabe
Qui mesurait le cours de son étoile aux Cieux.
Craintif, loin du donjon qui protégeait Souabe,
Il n'ose interroger l'ombre de ses aïeux.

Il erre, triste Acton d'un cycle de tourmente,
Loin de Sigmaringen hanté par la terreur.

Son aigle, saisi d'épouante,
Tomba dans une nuit d'horreur.

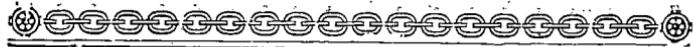
Espoir de l'avenir, ô toi qui construis l'arche
De l'Union nouvelle aux chantiers de l'Honneur !
Toi qui, sur le chemin de la Victoire en marche,
Versas ton sang pour vivre et prétendre au bonheur !
Toi qui, pour terrasser l'ogre de Germanie
Soutins l'assaut géant de l'Yser à Belfort,
Tu reçus des mains du Génie,
Le glaive invincible du sort !

Ton amour est un chant de l'âme universelle...
Et tu ne peux périr... car sans ton noble essor
La clarté du soleil ne serait plus si belle ;
Elle n'offrirait plus, sous ses cascades d'or,
Ni les mêmes baisers, ni le même poème ;
Et la terre en travail ternirait sa splendeur ;
Le Monde épris du droit suprême
Boirait la coupe de douleur.

Que deviendraient, sans toi, les trésors de la vie
Amassés par ton art et ton idéal ?
Qui pourrait mieux que toi, sur sa tête ravie,
Porter de la beauté le laurier triomphal ?
Ton règne est éternel, ô reine de la grâce !
Ton cœur est un foyer du mystère d'amour.
Le vent le murmure à l'espace
Et l'Orient le dit au jour.

L'effort du sacrifice ô France ! est ton symbole
Dont le rayon divin éclaire l'avenir.
Il réveilla les preux d'Austerlitz et d'Arcole ;
Attisa de Valmy les feux du Souvenir ;
Unit à tes espoirs Wagram et Montenotte.
Et poussa, vers les cieux des destins triomphants,
La barque sainte que pilote
La bravoure de tes enfants.

Joseph MAGGINI.



Commandant RAT

Le Monisme et le libre arbitre



Le monisme est l'un des systèmes philosophiques qui ont exercé la plus d'influence sur notre époque. Ce qui a le plus contribué à lui concilier les esprits positifs, c'est que prôné par plusieurs physiologistes éminents, il affirme n'appuyer ses déductions que sur la science seule et qu'il prétend présenter ainsi des garanties qu'on ne rencontre dans aucun autre système. Ces garanties, les trouve-t-on réellement dans le monisme ? Quelle est la portée philosophique de cette doctrine ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner, en exposant sommairement en quoi consiste le monisme, quelles en sont les conséquences logiques et quelles objections on peut opposer à ses affirmations.

Les monistes prétendent faire dépendre des mêmes lois tous les phénomènes de la nature, d'où le nom de monisme donné à leur doctrine (du grec *monos* qui signifie unique). Ils ont ainsi classé tous les corps en une même série qui, comme l'a fait remarquer le professeur Grasset, le célèbre neurologue de l'Université de Mont-

pellier, va du caillou à l'amibe et de l'amibe à l'homme ; tous ces corps doivent obéir aux mêmes lois physicochimiques à l'exclusion de toutes autres, et le cerveau humain, suivant la célèbre parole de Cabanis, *fait organiquement la sécrétion de la pensée*. Disciples convaincus d'Auguste Comte, les monistes n'admettent dans l'observation et l'interprétation des phénomènes que la méthode philosophique objective. Ils ne considèrent comme vrai que ce qui peut être démontré expérimentalement ou qu'ils croient découler de l'application des lois de la physique et de la chimie ; les autres méthodes de démonstration des philosophes, celles qu'emploie la métaphysique et auxquelles on donne l'épithète de subjectives, ne possèdent à leur avis aucune valeur : Les monistes refusent ainsi à la pensée le droit de se replier sur elle-même et de s'analyser ; ils affirment que le phénomène de la conscience et de la pensée n'est qu'un problème physiologique, comparable à l'action de certaines forces. Le monisme n'est donc qu'un matérialisme moderne qui croit pouvoir étudier la vie et l'évolution des espèces et celles de l'homme en particulier comme une question de mécanique rationnelle et qui applique en conséquence à ces problèmes dans toute sa rigueur le déterminisme scientifique : la doctrine conduit ainsi ses adeptes à nier le libre arbitre et à proclamer la faillite de la morale et de la sociologie. Rappelons à ce sujet ce qu'a écrit l'un des monistes les plus éminents de notre époque, le célèbre physiologiste Le Dantec qui, mort en 1918, professait récemment au Collège de France : « Une biologie positive complète est possible et peut être construite par la méthode des sciences physiques. Cela étant établi, on ne peut nier le déterminisme biologique absolu. Et par conséquent, quand l'homme se croit libre, il se trompe. » « Décidément, a dit encore Le Dantec, cette vieille morale, si chérie des hommes qui y croient vraiment et qui sont des poires, ne sert qu'à donner un vernis d'honnêteté et de vertu à la lutte inséparable de la vie et qui divise les hommes sur tous les terrains malgré la fraternité humaine... La morale a fait faillite et elle

ne s'en relèvera que pour les imbéciles.... La notion de droit est une notion trompeuse et la guerre actuelle le montre suffisamment: *il n'y a de droit que celui qu'on peut à chaque instant défendre par la force.* » Nous retrouvons ainsi sous une autre forme la formule Allemagne: « *La force fait le droit* », la doctrine avec laquelle les intellectuels d'Outre-Rhin ont intoxiqué le peuple allemand et qui a constitué l'armature morale du pangermanisme. On ne saurait donc nous blâmer de la répugnance que nous éprouvons à accepter de telles idées ainsi que le système philosophique dont elles sont la conclusion logique. C'est pourquoi nous allons discuter le monisme en y examinant surtout les deux points qui constituent les clefs de voûte de la morale et de la sociologie, c'est-à-dire le problème du libre arbitre de l'homme, ensuite la question de la raison humaine à laquelle se ramènent à notre avis notre croyance intuitive en notre liberté morale.

Pour ce qui concerne le libre arbitre, mettons sous une forme mathématique le problème du déterminisme moniste. Nous en avons le droit, puisque dans le monisme les corps animés sont assimilés à des systèmes; l'évolution des espèces ne devient dans ces conditions qu'un vaste problème de mécanique. Dans un système matériel soumis à des forces variables et composé d'éléments qu'on peut assimiler mathématiquement à des points centres de force, il est possible de définir par des équations à chaque instant l'état du système. Comme l'a démontré le mathématicien Français Lagrange, il suffit pour cela de connaître en fonction du temps et des coordonnées qui définissent dans l'espace les positions des points matériels, l'expression de l'énergie cinétique (force vive) T du système ainsi que celle de son énergie potentielle U . Un système de $3n$ équations différentielles du second ordre entre les $3n$ coordonnées des n points matériels et le temps considéré comme variable indépendante déterminera à chaque instant les coordonnées et par suite les positions des points matériels: ces équations sont ce qu'on appelle en mécanique les équations de Lagrange. On peut donc concevoir

dans notre hypothèse qu'une intelligence suffisamment vaste, qui possèderait la connaissance exacte des états antérieurs de l'univers et qui connaîtrait ainsi les lois de variation de la force vive T et de son énergie potentielle U , pourrait calculer l'état du système universel, à un instant quelconque et par suite prévoir les événements qui se passeront en tel ou tel endroit à tel ou tel moment de l'avenir ; le calcul de cette prévision serait un problème de calcul intégral d'une difficulté inouïe, dont la mise en équations et la solution dépasseraient assurément les moyens de l'intelligence humaine, mais qui possèderait, nous ne pouvons en douter, une solution déterminée. Telle est sous sa forme mathématique la question du déterminisme moniste. Il est clair que ce déterminisme respecte les deux lois fondamentales de l'énergie mécanique dont les physiologistes admettent la souveraineté dans les phénomènes biologiques, c'est-à-dire le principe de la conservation de l'énergie et celui de sa dégradation pendant la transformation de l'énergie calorifique en énergie mécanique (principe de Carnot). Or, le premier de ces principes, le seul que nous puissions mettre en évidence dans le problème de mécanique dont nous parlons, est la conséquence mathématique des équations de Lagrange, quand les forces de liaison du système matériel sont indépendantes du temps, et c'est ce qu'admettent les monistes pour l'ensemble de l'univers où les forces, deux à deux égales et opposées qui agissent entre les atomes, sont considérées comme invariables. Si nous désignons dans ces conditions par T l'énergie cinétique (force vive) de l'univers à l'instant t et par U son énergie potentielle au même moment, le principe de la conservation de l'énergie aura pour expression que l'énergie totale, $T + U$, de l'univers reste constante ou encore que la somme, $dT + dU$, des variations infiniment petites dT et dU des fonctions T et U pendant l'intervalle infiniment petit dt qui prolonge l'instant t , est constamment nulle ; c'est ce qu'exprimera l'équation $dT + dU = 0$.

Le principe de la conservation de l'énergie est-il in-

compatible avec une autre hypothèse contraire au déterminisme ? Il semble que non. Supposons en effet que dans les corps animés et par suite dans l'univers dont ils font partie intégrante, les fonctions T et U qui représenteront ici les deux termes de l'énergie mécanique de la matière vivante (plantes et animaux), puissent prendre à un même instant toute une série indéterminée de valeurs telles toutefois que la somme $dT + dU$ des variations infiniment petites des fonctions T et U pendant l'intervalle de temps infiniment petit dt soit constamment nulle. Dans cette hypothèse, il n'y aura plus de déterminisme, puisqu'on possèdera pour définir l'état des systèmes vivants, une série indéterminée d'équations de Lagrange ; et pourtant le principe de la conservation de l'énergie y sera sauvégarde, pendant que les proportions relatives de l'énergie cinétique et de l'énergie potentielle pourront varier à chaque instant d'une manière indéterminée. Les hommes de science qui ne croient pas au déterminisme philosophique, et il y en a beaucoup, sont donc obligés d'admettre que la vie a pour qualité fondamentale de faire varier à chaque instant à l'encontre des variations déterminées que subirait la matière, si elle n'était pas animée, les proportions relatives de l'énergie cinétique et de l'énergie potentielle des matières vivantes, sans enfreindre en cela le principe de la conservation de l'énergie.

L'hypothèse que nous formulons ainsi, constitue une sorte de jugement que nous sommes incapables de vérifier par l'expérience ; mais celle n'est pas plus étrange que celle des monistes qui admettent comme un postulat qu'on peut assimiler les corps animés aux corps matériels et qui en déduisent le déterminisme de l'univers. Il nous est impossible d'étayer notre hypothèse sur des preuves positives ; mais il est tout aussi difficile aux monistes de démontrer la leur. Dans ces conditions, nous ne pouvons nous réfugier que dans notre raison qui nous affirme l'efficacité de notre volonté et non ainsi pour nous-mêmes l'existence du déterminisme. Quand nous projetons d'agir,

nous réfléchissons d'abord; nous délibérons et nous croyons pouvoir le faire aussi longtemps que nous le voulons, du moins tant que des circonstances extérieures ne viennent pas brusquer notre décision; puis, nous nous décidons à agir dans tel ou tel sens et quand nous jugeons le moment venu, nous passons à l'acte. Or, tant que nous délibérons, l'acte que nous allons accomplir ne nous semble pas déterminé; il le devient, dès que nous prenons une décision. Toutefois, même lorsque cette décision est prise, n'avons-nous pas encore le pouvoir de retarder dans une certaine mesure, l'exécution de l'acte qui, quoique déterminé dans l'espace, ne l'est pas encore dans le temps? Or, ce processus dont notre raison nous affirme l'existence, est en opposition avec la théorie moniste qui exige que tout acte humain soit déterminé à la fois dans l'espace et dans le temps.

Mais, nous objecteront les monistes, vous n'avez pas le droit de parler ici de votre raison qui fonctionne à la façon d'un mécanisme matériel et dont les manifestations produits de vos expériences antérieures, sont soumises à un déterminisme absolu et ne peuvent ainsi vous nier ce déterminisme. Pour démontrer la valeur de notre raison et pour justifier la croyance intuitive qu'elle nous donne en l'efficacité de notre volonté, nous sommes donc conduits à examiner si les bases de nos raisonnements sont toutes les produit d'expériences antérieures ou s'il existe dans ces raisonnements des principes intuitifs et d'un ordre transcendant, inaccessibles à toute preuve positive. Nous trouverons des arguments en faveur de l'existence de tels principes en étudiant le raisonnement humain dans ce qu'il a de plus pur, c'est-à-dire dans les mathématiques, en particulier en arithmétique, en algèbre, en analyse, et nous laisserons ici la parole au maître le plus autorisé de notre époque, au génie de H. Poincaré qui fut de son vivant le porte-drapeau des mathématiques du monde entier et dont les œuvres philosophiques ont dépassé comme profondeur de pensée, celles de Pascal, son immortel devancier.

Dans son ouvrage sur *la Science et l'Hypothèse*, H. Poincaré, en recherchant les procédés du raisonnement mathématique, démontre que le raisonnement par excellence qui sert à la généralisation des mathématiques, est celui par récurrence, c'est-à-dire celui qui consiste à démontrer que si une propriété est exacte pour le n ème symbole d'un groupe formant une suite indéfinie, elle est également vraie pour le $(N+1)$ ème. L'esprit en déduit qu'elle est vraie pour la suite indéfinie des symboles. H. Poincaré démontre que cette règle est irréductible au principe de contradiction et qu'elle ne peut non plus venir de l'expérience. L'illustre mathématicien conclut de la façon suivante :

« *Cette règle(celle du raisonnement par récurrence), inaccessible à la démonstration analytique et à l'expérience est le véritable type du jugement synthétique à priori.* On ne saurait, d'autre part, songer à y voir une convention, comme pour quelques-uns des postulats de la géométrie. Pourquoi donc ce jugement s'impose-t-il à nous avec une si irrésistible évidence ? C'est qu'il n'est que l'affirmation de la puissance de l'esprit qui se sait capable de concevoir la répétition indéfinie du même acte dès que cet acte est une fois possible. L'esprit a de cette puissance une intuition directe et l'expérience ne peut être pour lui qu'une occasion de s'en servir et par là d'en prendre conscience».

H. Poincaré prouve, d'autre part, que si dans certains cas les méthodes des mathématiciens sont analytiques et déductives, c'est-à-dire qu'elles procèdent du général au particulier, elles sont souvent inductives, c'est-à-dire qu'elles s'élèvent du particulier au général. Ce n'est d'ailleurs que par l'induction que les sciences progressent, parce qu'il n'y a de science que dans ce qui est général. En arithmétique, en algèbre, en analyse comme en géométrie, l'esprit crée des symboles et forme avec eux des combinaisons ; il analyse ces constructions, en rapproche les diverses parties de façon à en découvrir les rapports, puis il les classe en groupes, en familles, en espèces

ces ; enfin, il recherche directement par des procédés inductifs les relations qui relient entre eux ces groupes, ces familles, ces espèces. Dans la construction et la comparaison des combinaisons, l'esprit reste au même niveau ; quand il procède par induction, il généralise et s'élève. Est-ce donc le cerveau humain qui trouve dans la matière ces facultés d'intuition, de création, de généralisation, absolument étrangères à toute expérience antérieure ? C'est une thèse qu'il semble difficile de soutenir par les arguments du monisme. Aussi, certains savants, certains philosophes ont-ils émis l'opinion que la raison humaine avait ses racines en dehors du cerveau et qu'elle possédait la notion intuitive de certains principes inaccessibles aux méthodes positives. Pour ces penseurs, les principes fondamentaux de la philosophie, c'est-à-dire le *principe d'identité*, *celui de contradiction*, *celui de causalité* qui reposent sur la croyance à un ordre général de l'Univers et qui se trouve à la base de toutes les sciences expérimentales, tous ces principes constituent des idées-lois de la raison humaine, des vérités absolues qu'on ne peut démontrer par l'expérience, mais qui nous sont intuitives et qui s'imposent comme évidentes à notre esprit. Notre croyance dans notre liberté morale ne peut-elle être considérée comme la confirmation d'un autre principe du même genre ? Nous sommes fondés à le croire ; car nous sommes tellement persuadés de la réalité de notre libre arbitre que nous pouvons le considérer comme une intuition directe de notre esprit et en faire une autre idée-loi de l'esprit humain que nous pourrons appeler *le principe de liberté*.

L'esprit humain semble donc posséder un certain nombre d'intuitions transcendantes, et certains philosophes imaginent que ce sont là des attributs de la vie, c'est-à-dire d'un élément immatériel du monde, créateur de formes imprévisibles, qui pourrait dans certaines conditions disposer pour ses fins de la matière et de l'énergie, mais qui en serait indépendant. Mais quoiqu'immatériel, la vie n'en serait pas moins réelle, comme l'est un plan, comme l'est un but. Elle arriverait perpétuellement, ani-

merait la matière, puis, au moment de la mort, elle semblerait disparatire pour retourner là d'où elle est venue. En réalité, elle se transformerait elle-même, elle évoluerait indéfiniment et s'élèverait sans interruption. Dans l'être organisé, dans l'homme en particulier, elle s'individualiseraient, elle prendrait conscience de sa propre existence mentale et spirituelle et progresserait ainsi dans sa propre hiérarchie. C'est ainsi que se formeraient l'âme, individualisation de la vie, et l'esprit qui ne seraît autre chose que la raison de l'âme. A un degré suffisamment avancé de son évolution, c'est-à-dire chez l'homme, l'âme commencerait à se faire une idée de la loi et de l'ordre du monde; elle pourrait s'explorer elle-même et concevoir par la contemplation du monde extérieur la notion de la vérité, de la bonté et de la beauté. Elle pourrait se dégrader et s'abaisser jusqu'à la bête; elle pourrait juger ces influences et conserver ainsi une aucun doute soumise aux influences à d'elors; mais elle pourrait juger ces influences et conserver ainsi une certaine liberté. Ce libre arbitre pourrait d'ailleurs se concilier, comme nous l'avons déjà dit, avec les lois physico-chimiques, qui régissent la matière du corps. Le rôle de l'esprit entièrement immatériel se bornerait à diriger dans tel ou tel sens l'énergie accumulée dans le neurone cérébral, et dans cette opération il ne dépenserait aucune énergie. Il n'est, en effet, aucun physicien qui puisse accorder à l'énergie elle-même aucune qualité directrice. C'est la pression des gaz de la poudre qui lance le projectile dans l'espace; mais c'est l'artilleur qui le dirige sur tel ou tel point, et cette direction dont dépend surtout l'effet du projectile, ne possède, on ne peut en douter, aucun équivalent énergétique.

Telle est l'une des conceptions qu'on peut opposer au monisme. Nous pouvons la préciser davantage et lever l'objection qu'on ne manquera pas de nous faire, que quelque chose d'immatériel ne saurait agir sur la matière. Mais la matière a-t-elle une existence objective et les idées philosophiques des physiciens, basées sur les résultats les

plus récents de la science, ne tendent-elles pas à la considérer comme un assemblage de charges électriques en mouvement ? La matière ne serait donc constituée que par des centres de forces ; ces forces résulteraient d'une modification de l'éther, c'est-à-dire du milieu qui remplit l'espace et à travers lequel se propagent à des vitesses déterminées les divers modes de l'énergie, la gravité, la lumière, la chaleur, les oscillations électro-magnétiques. C'est là l'hypothèse la plus audacieuse de la physique moderne ; elle est, il est vrai, encore bien vague et les faits manquent pour lui donner une armature suffisamment robuste ; mais on peut espérer qu'elle se précisera un jour et qu'elle aidera alors puissamment au développement de la science. Ainsi les physiciens ont une tendance à adopter une conception purement énergétique de l'univers et à considérer le monde comme un vaste champ de bataille où des forces se propagent en se livrant combat. Ces forces, nous ne pourrons le définir dans cette hypothèse qu'en faisant abstraction de la matière dont nous nions l'existence objective et nous appellerons *forces* les *causes qui provoquent des modifications quelconques d'un milieu*. Mais nous devons en outre nous demander si les forces ainsi définies sont toutes des manifestations du hasard qui évoluent mécaniquement suivant la loi du déterminisme scientifique ou bien si leurs effets peuvent varier d'une manière indéterminée sans enfreindre toutefois les lois fondamentales de l'énergie. Les monistes, nous le savons, opinent pour la première hypothèse. Les spiritualistes, et il existe parmi eux de nombreux hommes de science, soutiennent la seconde. Pour eux, toutes les forces qui agissent dans l'univers sont des causes intelligentes et conscientes, c'est-à-dire des pensées. Les unes, celles qui agissent mécaniquement sur la matière brute, sont soumises à un déterminisme absolu : ce sont des pensées invariables, c'est-à-dire dont le but est à chaque instant parfaitement déterminé. Les secondes, les forces de la vie, provoquent des manifestations imprévisibles, tout en respectant les lois de l'énergie : ce sont des pensées variables, c'est-à-dire

dont les buts successifs ne sont pas déterminés à l'avance. Conformément à la conception Bergsonienne, ces deux courants de pensées qui constituent deux mouvements opposés, l'un de descente, l'autre de montée, sont inseparables; et le second qui correspond à un travail intérieur de maturation ou de création, n'est autre chose que l'essence psychologique du temps et impose son rythme au premier. Le principe de la conservation de l'énergie et celui de sa dégradation (principe de CARNOT) représenteraient dans cette conception psychique de l'univers deux attributs permanents de l'âme universelle; toutefois on peut croire que le second de ces principes, celui de Carnot, n'est pas aussi absolu que le premier et que pendant qu'une partie de l'énergie de l'univers se dégrade, une autre partie parvenue au terme ultime de sa dégradation remonte mécaniquement à son degré primitif: c'est ce que soutient le physicien suédois Svante ARRHENIUS dans un célèbre chapitre de son « Evolution des Mondes ».

Quoiqu'il en soit, le monisme prête le flanc à la critique, quand il nie l'efficacité de notre volonté et l'absolutisme des principes de notre raison; ses adeptes sont sans doute bien téméraires quand ils concluent à la faillite de la morale et à la négation de la sociologie. Le problème de la genèse et de l'évolution du monde qu'ont essayé de résoudre les monistes, comprend deux sortes de questions. Les unes sont du ressort de la science positive: ce sont celles qui ont pour but de coordonner les faits en lois et les lois en théories mécaniques, biologiques ou historiques. Les autres sont du domaine de la spécialisation philosophique: ce sont celles qui ont pour but de comparer des théories parfois contradictoires, de les modifier et de les fondre au besoin en un seul système plus vaste à l'aide du seul appui de la raison. D'ailleurs, tous les physiciens le savent et il serait à souhaiter que les biologistes ne l'oublient pas également, *lorsqu'on trouve une explication mécanique d'un phénomène, on en trouve par cela même une in-*

*finité d'autres : cette vérité, H. Poincaré dans une géniale introduction à ses *leçons sur l'électricité et l'optique*, l'a démontrée comme une conséquence des équations de Lagrange. Entre toutes ces explications possibles, dit le grand mathématicien, comment faire un choix pour lequel le secours de l'expérience fait défaut ? Un jour viendra peut-être où les physiciens se désintéresseront de ces questions inaccessibles aux méthodes positives et les abandonneront aux métaphysiciens. »* Cette dernière phrase conclut à l'impuissance des procédés employés par le monisme. L'explication des énigmes de l'univers, telle qu'il a tentée l'embryologiste Allemard Höckel, de l'Université d'Iéna, n'est possible qu'avec le concours combiné de la science et de la métaphysique, c'est-à-dire à l'aide de conceptions plus larges et d'un ordre plus général que celles exclusivement mécaniques dans lesquelles se sont renfermés les monistes. En méprisant la métaphysique et en la chassant de leur tour d'ivoire, les monistes paraissent n'avoir envisagé qu'une des faces de l'Univers. N'ont-ils pas ainsi faussé leurs déductions ? Le plus grave défaut de leur méthode, c'est d'avoir survolé avec les mêmes ailes le domaine de la science et celui de la philosophie. Les monistes ont encore à mon avis un autre travers, c'est d'être trop absous dans leurs conclusions qu'ils convertissent en véritables dogmes, en excommuniant tous ceux qui ne pensent pas comme eux, et cette confiance excessive en l'inaïfabilité de leur jugement, ils la doivent sans doute à leur croyance que la science est la maîtresse de l'esprit, alors que c'est l'esprit qui domine et juge la science.





Un dîner chez Lamoignon

La scène se passe à Paris ; c'est le soir d'un dîner chez M. de Lamoignon, raconté par M^{me} de Sévigné dans une lettre à M^{me} de Grignan, en date du 15 janvier 1690. Au lever du rideau, la plupart des convives de M. de Lamoignon (Despréaux, Corbinelli et le jésuite compagnon du P. Bourdaloue), passent au salon, en continuant une conversation commencée dans la salle à manger.

PERSONNAGES :

MM. DESPRÉAUX.
DE LAMOIGNON.
LE PÈRE BOURDALOUÉ.
UN PÈRE JÉSUITE, son compagnon.
CORBINELLI.

SCÈNE PREMIÈRE

LAMOIGNON, DESPRÉAUX, LE JÉSUITE, CORBINELLI

LAMOIGNON, de la porte à la salle à manger.

Installez-vous ici : Le Père Bourdaloue
Vous rejoindra bientôt

(Il rentre dans la salle à manger.)

LE JÉSUITE, continuant une discussion commencée
avec Despréaux

Il me plaît, je l'avoue !

DESPRÉAUX

Cessez, mon Père ! Ou bien vous me rendrez grognon,
Malgré le bon dîner que ce cher Lamoignon
Nous offrit, arrosé de quelques six bouteilles
D'un vin vieux...

(Faisant claquer sa langue.)

Boucingo n'en a pas de pareilles !

(Il s'assied dans un fauteuil.)

LE JÉSUITE, insistant :

Pourtant vous conviendrez, cher Monsieur Despréaux,
Qu'il existe, parmi les écrivains nouveaux,
De beaux esprits...

CORBINELLI, appuyant :

Remplis de talent...

DESPRÉAUX, sèchement :

Moi, j'appelle
Vos beaux esprits des sots !... Quant à ce La Chapelle,
Qui fait bêler en vers les héros d'autrefois,
Je m'enfuis en hurlant, lorsque j'entends sa voix !

LE JÉSUITE

La Chapelle est pourtant de votre Académie !

CORBINELLI

Depuis deux ans !

DESPRÉAUX, soupirant fort.

Hélas ! C'est bien une infamie.
D'avoir si vite admis ce cuistre de trente ans,
Alors qu'on avait fait attendre trop longtemps
Notre bon La Fontaine !... Et ce que je découvre,
Depuis qu'avec Perrault je me rencontre au Louvre,
Me fait croire parfois que je suis chez les fous,
Voire chez les Hurons ou les Topinambous !

DESPRÉAUX

Vous n'aurez donc jamais terminé vos querelles
Avec Perrault, l'illustre auteur des « Parallèles » ?

LE JÉSUITE, vivement :

Vous l'entendez ? Jusqu'au seigneur Corbinelli
Qui nous vante Perrault !

DESPRÉAUX

Que jamais il ne lit ! . . .

(S'exaltant peu à peu :)

Non, non ! ne croyez pas me convaincre, mon Père !
Vos modernes auteurs ont beau dire et beau faire :
Quels que soient leurs succès d'alcôve ou de salon,
Leurs livres tout au plus sont bons pour le pilon !
Car ils ne savent pas comprendre la nature,
Et leur esprit en vain se met à la torture !
Au lieu du mauvais goût et de la nouveauté,
Ils devraient rechercher la seule vérité,
Voir comment les anciens ont saisi l'âme humaine,
Qui ne change jamais — l'âme grecque ou romaine
Ressemblait à la nôtre, — et voir aussi comment
Ils ont de la nature acquis le sentiment,
Comment ils ont rendu ses aspects innombrables,
Qui, depuis deux mille ans, restent toujours semblables.
Si les anciens sont grands, c'est pour avoir compris
De la nature vraie et le charme et le prix !

LE JÉSUITE

Donc, selon vous, pas un auteur, à notre époque,
N'égale les anciens ?

DESPRÉAUX, avec vivacité :

Pardon ! pas d'équivoque !
Car il est un moderne, unique et sans défauts,
Qui surpasse, à mon goût, les vieux et les nouveaux !

CORBINELLI, tout surpris.

Ah ! que nous dites-vous ?...

LE JÉSUITE, un peu moqueur .

Quel est cet oiseau rare,
Que vous lancez ainsi sur nous sans crier gare ?
Et quel ouvrage fut en notre siècle écrit,
Qui soit si merveilleux pour la forme et l'esprit ?

DESPRÉAUX, avec un sourire malicieux :

Vous ne le saurez pas ; excusez-moi, mon Père !

CORNIBELLI, insistant :

Ma curiosité, cher Monsieur, s'exaspère
Devant votre silence ; et j'insiste à nouveau
Pour connaître son nom : S'il est tellement beau,
Je veux passer la nuit à le lire !

DESPRÉAUX

Inutile !

Vous l'avez lu vingt fois !

CORBINELLI

Vingt fois ! Pourquoi pas mille ?

(Réfléchissant.)

J'ai beau chercher...

LE JÉSUITE, avec un geste de dédain :

Monsieur Despréaux nous dirait
Le nom de cet auteur, s'il avait tant d'attrait !

DESPRÉAUX, toujours malicieusement.

Mon Père, il vaudrait mieux moins insister, peut-être !

LE JÉSUITE, piqué au vif :

Et pourquoi donc ? Est-il interdit de connaître
Ce mortel trop heureux, puisque vous le placez
Au-dessus des auteurs et présents et passés ?

DESPRÉAUX, prenant le jésuite par le bras
et le regardant dans les yeux :

Ainsi, c'est entendu : Vous le voulez, mon père ?

LE JÉSUITE

Certes !

DESPRÉAUX, de même, et le serrant plus fort :

Vous y tenez ?

LE JÉSUITE

Je n'en fais point mystère !

DESPRÉAUX

Eh bien, soyez content : car c'est Pascal, morbleu !

LE JÉSUITE, complètement estomaqué :

Pascal !...

CORBINELLI, regardant le Père ; à part :

 Ce noir jésuite en est devenu bleu !

LE JÉSUITE, reprenant son souffle ; avec indignation :

Pascal !... Pascal est faux ! donc il est détestable !

DESPRÉAUX, sur le même ton :

Pascal est aussi vrai qu'il est inimitable !

LE JÉSUITE, criant :

Il est faux, je vous dis ! Il ne peut être beau !

DESPRÉAUX, joignant les mains et criant encore plus fort que lui.

Pascal faux ! Juste ciel !... Ah ! voilà du nouveau, Par exemple !... Sachez qu'on vient de le traduire En trois langues !

(Indiquant avec ses doigts tout en répétant :)

 Oui, trois !

LE JÉSUITE

 Cela ne veut pas dire
Qu'il soit vrai !

DESPRÉAUX, s'échauffant de plus en plus et criant comme un fou :

 Quoi, mon Père ! Oserez-vous nier
Qu'un des vôtres ait fait autrefois publier
Dans un livre, qu'on peut avoir l'âme chrétienne
Et ne point aimer Dieu ? Se peut-il qu'on soutienne
Que c'est faux ?...

LE JÉSUITE furieux :

 Mais, Monsieur, il faudrait distinguer.

DESPRÉAUX, trépignant et arpantant le salon
dans tous les sens :

 Distinguer ! distinguer !... Morbleu ! je crois rêver !
Distinguer ! distinguer si quelque chose oblige
D'aimer Dieu !... Distinguer !. Vraiment, cela m'afflige
D'ouïr un confesseur, un jésuite, affirmer
Que, sans même aimer Dieu, l'on peut s'en faire aimer !

LE JÉSUITE

Ah ! vous n'entendez rien à la casuistique !

DESPRÉAUX, même jeu :

Joli mot, en effet, et morale pratique !
Dire qu'on a trouvé, pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas !

LE JÉSUITE, piqué ou vif :

Vous admirez Pascal jusqu'en ses calomnies !

DESPRÉAUX, comme dans un véritable acte de foi :

Oui, j'admire Pascal, le plus clair des génies,
Non calomniateur, mais bien calominié,
Que plus d'un d'entre vous eût excommunié,
S'il avait pu le faire !... Oui, j'admire et j'estime
Pascal, qui de l'amour du vrai fut la victime,
Et qui, faisant partout triompher la raison,
Sut de notre pensée élargir l'horizon !...
Pascal est mon seul maître et mon guide suprême !
Et c'est aussi pour son langage que je l'aime,
Pour son style si pur, patiemment poli,
Où l'on voit le réel par l'art même ennobli !
Pascal est orateur autant que Démosthène !
Il est poète en prose, et son souffle m'entraîne !

LE JÉSUITE, voulant être blessant :

Il vous entraîne loin, son souffle ! Et je crains bien
Que de vous il ne fasse un très mauvais chrétien !

DESPRÉAUX, répliquant sur le même ton :

Ce n'est point, en tout cas, mon père, en vos Ecoles
Que j'irai m'enfermer : Vos doctrines frivoles
Ne me paraissent point un noble enseignement !

LE JÉSUITE, méprisant :

Elles sont au-dessus de votre entendement !
(Ils se sont rapprochés l'un de l'autre et se détestent du regard.)

CORBINELLI, cherchant à s'interposer :

Voyons, Messieurs, voyons !...

DESPRÉAUX, le repoussant de côté :

Laissez !...

AU JÉSUITE Il est probable

Qu'au fond vous mappelez « janséniste exécrable »,
Scélérat, traître, fourbe, hérétique, imposteur,
« Froid-plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur » !
Tout cela, parce que c'est Pascal que j'admire !

LE JÉSUITE, voulant reprendre :

Pascal !...

CORBINELLI, même jeu que précédemment :

Je vous en prie !...

CORBINELLI, le repoussant à son tour :

Au diable... Je dois dire

Que Pascal, étant fou, fut jusqu'à certain point
Excusable...

DESPRÉAUX, crient de plus en plus fort :

Morbleu ! je ne m'attendais point

À celle-là : Pascal accusé de folie !...
Mais on n'en dit point tant, même à l'Académie !...
Pascal eut trop d'esprit, je le concède...

LE JÉSUITE

Ergo...

DESPRÉAUX, lui coupant la parole :

Non ! non ! dispensez-nous de tous vos « distinguo »
Et de tous vos « ergo » ! Je veux simplement dire
Que son esprit trop vif de vous le fit maudire,
Parce qu'il avait su rendre à tous odieux
Escobar, Molina, vos auteurs glorieux,
Et parce que jamais à ses « Provinciales »
Aucun de vous ne put répondre !

LE JÉSUITE

À ces cabales

Il suffit d'opposer un mutisme absolu !

DESPRÉAUX, ironiquement :

Le tapage d'ailleurs eut été superflu :
Les morts ne parlent pas !

LE JÉSUITE, qui essaye d'être mordant :

Parfois, ils ressuscitent
Et savent se venger de ceux qui les irritent !

DESPRÉAUX, moqueur,

Il est même permis de tuer, au surplus,
Sans commettre un péché, dit votre Lessius !

LE JÉSUITE

On reconnaît en vous, l'ennemi de l'Eglise !

DESPRÉAUX, vivement :

C'est faux !

LE JÉSUITE

Votre « Lutrin » pourtant ridiculise
Les dévots, le clergé !

DESPRÉAUX

Vous trouvez au « Lutrin »,
Des défauts qu'il n'a pas : il faut l'esprit chagrin
Pour s'offenser ainsi d'un simple badinage !

LE JÉSUITE

Ce badinage n'est que du libertinage :

CORBINELLI, cherchant encore une fois à les calmer :

Au Jésuite :

Mais mon père, voyons !...

DESPRÉAUX, continuant malgré tout :

Je trouve un peu toqués
Ceux qui croient sans raison toujours être attaqués !

CORBINELLI, même jeu ; à Despréaux :

Mon cher ami, je vous...

LE JÉSUITE, l'écartant :

Pascal seul est lucide,
Sans doute, le grand homme ?...

DESPREAU

Il faut être stupide.
Pour ramener ainsi Pascal en ce débat !

CORBINELLI, même jeu, à Despréaux :

Croyez-vous ?...

DESPRÉAUX

le repoussant et tirant de son habit un exemplaire
des «Provinciales».

Le voici, le livre scélérat :

Les «Lettres» de Pascal !.. Regardez ! dans ces pages
Se trouve plus d'esprit que dans tous les ouvrages...

LE JÉSUITE, vivement et avec un rire méchant :

De Monsieur Despréaux ?...

CORBINELLI, toujours même jeu :

Mon Père, je ne peux...

DESPRÉAUX, lui coupant de nouveau la parole
et brandissant son livre comme une arme
au-dessus de la tête du Jésuite :

Oui, Monsieur ! mais aussi dans les œuvres de ceux
Qui de religion firent commerce infâme !

LE JÉSUITE, qui, à son tour, a sorti son breviaire
et l'agit devant le visage de Despréaux :

Non ! le voici, le livre où se nourrit notre âme !...
Depuis longtemps Pascal sera dans le néant,
Que ce breviaire-ci sera toujours vivant !

DESPRÉAUX, même jeu et criant de plus en plus fort :

Pascal ne mourra pas !...

LE JÉSUITE, de même :

Il est mort pour l'Eglise !

CORBINELLI, à part :

L'un et l'autre, ma foi, de paroles se grise !

DESPRÉAUX, qui dans le feu de la discussion court presque
d'un bout à l'autre de la pièce, pour revenir
lancer ses arguments à la face du jésuite :

L'Eglise ! Parlons-en !...

CORBINELLI, à part :

Cela va mal finir !

Moi, je m'en vais prier Lamoignon de venir !
(Il sort par le fond.)

SCÈNE DEUXIÈME

DESPRÉAUX, LE JÉSUITE

DESPRÉAUX, ironiquement :

L'Eglise ! Elle a vraiment le droit d'être bien fière,
Elle qui se montra si durc envers Molière !

LE JÉSUITE, ironique également :

Ah ! Molière !... Encore un que vous chérissez bien !...
Un moderne, pourtant !...

DESPRÉAUX

Digne d'être un ancien !...
Votre grand Escobar près de Tartufe est pâle !

LE JÉSUITE, haussant les épaules :

Le rire de Molière est triste comme un râle !

DESPRÉAUX, même jeu :

Vous n'y connaissez rien !

LE JÉSUITE

Je n'ai point votre esprit
(Ils se défièrent du regard.)

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, LAMOIGNON, Le P. BOURDALOUE
et CORBINELLI, entrant précipitamment.

LAMOIGNON, s'interposant :

Hé ! que se passe-t-il ?... Quelle ardeur vous surprit ?!
Avez-vous en ces lieux rencontré la Discorde ?...

DESPRÉAUX, un peu penaude, à Lamoignon :

Tu sais, quand on me mord, il faut, moi, que je mordre

LE JÉSUITE, levant les bras au ciel :

Mais Monsieur Despréaux fait un dieu de Pascal !...

LE PÈRE BOURDALOU, légèrement incrédule :

Un dieu !...

DESPRÉAUX, parlant du Jesuite :

Comme il a bien cet esprit clérical
Que je hais ! cet esprit étroit du casuiste !
Je dis : « Pascal est grand », et me voilà déiste !

LE JÉSUITE, amer :

Mieux vaut cet esprit-là, que l'esprit libertin !

BOURDALOU, assez sévèrement, au jésuite :

Vous parlez sur un ton qui semble bien hautain !
Il nous sied de montrer un peu de modestie !

LAMOIGNON, riant :

Votre querelle donc n'était point comédie ?
Je croyais, en entrant, que, « jouant » le Lutrin,
Vous alliez répéter la scène chez Barbin.
Et faire voltiger, simulant la colère,

(à Despréaux :) (au Jésuite :)
Toi, ton maître, Pascal ! Vous, votre cher bréviaire !

DESPRÉAUX, à Lamoignon, avec vivacité :

Tu te moques ! Pourtant si quelqu'un te montrait
En Pascal un dément ?...

LAMOIGNON, bon enfant :

Je rirais du portrait !

LE JÉSUITE, amèrement, à Bonrdalou :

Et si quelqu'un venait vous dire que jésuite
Equivaut à coquin ?...

BOURBALOU, vivement :

Je répondrais bien vite
Que généraliser ne sert parfois de rien,
Car on ne doit juger que ceux qu'on connaît bien ;
Qu'il y eut, en effet, dans notre Compagnie,
Des hommes vicieux, mais que l'ignominie

N'atteint pas ceux qui n'ont souci que du devoir,
Ceux qui par leurs discours cherchent à faire voir
Quelle est la piété vraiment noble et sincère,
Et quelle est la beauté de la sainte prière !

DESPRÉAUX, à Bourdaloue :

Oh ! vous, mon Père, vous ! dès mes plus jeunes ans,
Je sus vous admirer ! Je compris vos accents !
Je fis de vos sermons mes plus chères délices,
De vos sermons si fiers flétrissant tous les vices !

BOURDALOUE, souriant et lui faisant signe de se taire :

Non, non ! je vous en prie : assez de compliments !

CORBINELLI, à part, à Lamoignon :

Le combat va finir faute de combattants !

LAMOIGNON, à Despréaux :

Puisque tu prises tant, le Père Bourdaloue,
Qui, lui, ne semble pas désirer qu'on le loue,
Conviens, mon cher ami, que tu fus un peu vif !
Retire certain nom ou certain adjectif.
Dont ce Père Jésuite à bon droit s'offusquait,
(Il désigne le compagnon de Bourdaloue.)
Et donne-lui la main.

DESPRÉAUX

Mais puisqu'il attaquait
Pascal, il voudra bien lui-même reconnaître
Que celui-ci n'était pas fou ?

BOURDALOUE, répondant à la place de son compagnon :

Pouvait-il l'être ?

Et chercher dans la Foi toute la vérité ?...
Ah ! certes, quelque dur pour nous qu'il ait été,
Il nous faut devant lui nous incliner quand-même
Et nous efforcer tous d'aimer Dieu comme il l'aime !

DESPRÉAUX, ravi, lui pressant la main :

Mon Père, c'est bien dit !

(Au jésuite:) Serrons-nous donc la main,
Et restons bons amis, au moins jusqu'à demain !

(A Lamoignon :

Quant à toi, Lamoignon, digne fils de l'Ariste
Qui jadis m'inspira la fin très optimiste

Du « Lutrin », comme lui tu viens de rapprocher
Deux rivaux qu'on croyait tout près de s'égorger !

LE JÉSUITE, à Lamoignon :

Je vous en remercie !

DESPRÉAUX, malicieusement à Lamoignon.

Ah ! je te félicite
D'avoir su conquérir l'amitié d'un jésuite !

— RIDEAU —

Extrait de la lettre de M^{me} de Sévigné, en date du 15 janvier 1690, qui a inspiré l'à-propos ci-dessus :

« À propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet ; il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étaient les maîtres du logis, Monsieur de Troyes, Monsieur de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes ; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un scul moderne, qui surpassait à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon du Bourdaloue qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit ? Il ne voulut pas le nommer ; Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire ; afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré ! »

Le Jésuite reprend, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez : eh bien ! c'est Pascal, morbleu ! — Pascal, dit le Père tout rouge, tout étonné, Pascal est

beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, dit Despréaux, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » « Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi ? mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres, qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ? Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis, revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange ; ici, finit l'histoire, le rideau tombe. »

JULES GONDOIN





Edmond MOURRON

Une aventure de Diogène

Un acte, en vers

PERSONNAGES :

DIOGÈNE.

LEUCOLÉNÉ, courtisane d'Athènes.

Un bois, vers le soir. Au milieu d'une clairière, un puits. Sur la droite, pas très loin, la mer. Près d'un banc de pierre, une statue de Vénus.

DIOGÈNE, entrant, sa lanterne à la main.

Il faut y renoncer, je n'en trouverai pas.
J'ai fait, depuis huit jours, plus de cent mille pas ;
J'ai couru les hameaux, les villes, les campagnes,
Descendu des vallons et gravi des montagnes,
Je me suis avancé jusques au bord du flot,
Je n'ai dormi ni jour ni nuit, et mon falot
N'a jamais éclairé cet homme que je cherche.
S'il en est un, ô dieux, où donc est-ce qu'il perche ?
Ta formidable main a pu n'en créer qu'un,
Mais que je sache, ô Zeus, où donc est ce quelqu'un.
Je cherche un homme, il faut que l'on me trouve un
[homme].
Dites-moi son pays et comment il se nomme,

Et, dussè-je marcher pendant plus de trente ans,
Je l'irai dénicher sans regretter mon temps.
Qui donc m'indiquera cet homme ? Ah ! oui, sans doute,
J'ai vu passer des gens sans nombre sur ma route ;
Mais un homme qui pût mériter ce beau nom,
Un vrai, qui ne fût pas un être vil, non, non,
Celui-là, je ne sais s'il existe en ce monde,
S'il va par les chemins ou s'il vogue sur l'onde,
Mais je n'ai jusqu'ici pas pu le rencontrer.
Je mourrai sans le voir. A qui peut le montrer
Je lègue mon tonneau, mon chiton, qui me gêne,
Et ma lanterne, tout l'avoir de Diogène.

[Après une pause.]

J'ai faim. Je n'aperçois ni racines, ni fruits.
Et j'ai bien soif aussi. Dans l'eau fraîche du puits
Pour nous désaltérer plongeons notre écuelle,

[Il boit.]

Et tâchons de dormir contre cette margelle.

[Il va pour se coucher.]

Pas encore. Une idée. Au fond de ce puits-là,
Peut-être s'est caché mon homme (*il appelle*) Hé ! Holà !
Personne. Si, quelqu'un, J'aperçois un visage.
Hé ! Qui donc êtes-vous ? Votre nom et votre âge ?
Il ne bouge ni ne répond. Il n'est pas beau.
Auriez-vous le bonheur d'ignorer, dans votre eau,
Que l'humaine pensée en langage se mue ?
Parlez. Je n'entends rien et sa lèvre remue.

[Il rabat le couvercle du puits.]

Se rirait-il de moi ? Dieux ! Qu'il est laid ! Fermons.
Imbécile ! C'est ma propre image. Dormons.

[Au moment de s'étendre il aperçoit sur le sol une chenille.]

Le sort m'en veut. Je n'ai, pour poser ma guenille,
Qu'un caillou sur lequel chemine une chenille.

[Il fait signe : Bah !, chasse la chenille et se couche.]

LEUCIÉNÉ entrant. Elle s'avance vers le puits portant
des fleurs et invoqué Vénus, sans voir Diogène endormi

O Vénus, en ce lieu désert
Où monte le chant du flot vert,

Je viens t'offrir mon cœur ouvert,
O splendeur éclosé sur l'onde !
Dans le ciel pâli je te vois,
Merveilleuse ! Ecoute ma voix
Qui t'invoque, déesse blonde.
Nous t'aimons, Vénus ! À ton tour,
Rayon des nuits, clarté du jour,
O volupté, verse l'amour
À pleine coupe sur le monde.

[Elle dépose ses fleurs sur le banc et aperçoit Diogène.
S'approchant.]

Quel est cet homme ? Ah ! c'est Diogène, le fou.
Heureux qui, comme lui, peut dormir n'importe où.

[Elle lui prend sa lanterne.]

Cachons-lui sa lanterne, ici. (Elle la pose derrière *le huis*)

DIOGÈNE, s'éveillant.

Quel bruit m'éveille !

Je faisais un si beau rêve : une aube vermeille,
De la musique, d'étranges fleurs, un décor
Splendide. Là-dedans, l'unique, le trésor,
L'homme ! Je le voyais. J'allais tenir ma proie ;
Mes yeux étincelaient de surprise et de joie.
C'était lui, lui ! Ce charme, hélas, qui s'est permis
De le rompre ? Ce vrai crime, qui l'a commis ?

[Il aperçoit Leucoléné buvant dans le creux de sa main.]

Une femme ! De quoi, pour boire, se sert-elle ?
De sa main ? Et je bois, moi, dans une écuelle !
Je ne suis — il me faut l'avouer sans façon —
Qu'un grand sot. Une enfant me donne une leçon.
[Il jette son écuelle. Regardant Leucoléné.]

Adieu donc, vil objet inutile. Ma vue
Ne l'effarouche point. Par Zeus, je te salue.

LEUCOLÈNE

Salut à toi.

DIOGÈNE

Que viens-tu faire ?

LEUCOLÉNÉ

Tu le vois.

J'avais chaud, j'avais soif. En traversant les bois,
On ne demande pas vainement à la terre
Et l'eau qui rafraîchit et l'eau qui désaltère.
Veux-tu boire ?

DIOGÈNE

Merci. Comment t'appelles-tu ?
Ne te fais-je point peur, sordidement vêtu,
Hirsute ?...

LEUCOLÉNÉ, avec malice, feignant de prendre Diogène
pour un poète.

Non. Pourquoi ? N'es-tu pas un poète
Qui s'en va, sans asile, et près d'un puits s'arrête
Un moment ?

DIOGÈNE

Un poète ! Un poète !... Mais... oui.
A part.] [A Leucoléné.]
Amusante méprise... Oui, oui.

LEUCOLÉNÉ, à part.

C'est inoui,
Diogène mentir ! (à *Diogène*). Moi, je suis Polymnie !

DIOGÈNE, effaré.

Polymnie ! Une Muse !

LEUCOLÉNÉ

Et je suis ton génie.
Veux-tu, pour y chanter en de divins accents,
Avec moi retourner au Mont d'où je descends ?

[Déclamant, tandis que Diogène s'est assis sur la
margelle du puits.]

Je viens des bords de l'Hippocrène,
La mystérieuse fontaine.
Ainsi, veux-tu que je t'y mène ?

C'est là que le cheval ailé,
Pégase, au Parnasse troublé
Tomba, de fatigue accablé.

Et, d'une ruade rapide,
Son pied, heurtant le roc solide,
Fit jaillir la source limpide.

Source fraîche où, parmi les fleurs,
Naissent et s'envolent les chœurs
D'Apollon et de ses neuf sœurs.

Sur ses rives enchanteresses
S'ébattent les jeunes déesses
De qui les voix sont des caresses,

Et de qui les regards penchés
Voient leurs rires effarouchés
Au miroir de l'onde cachés.

Près de la source jaillissante
Apollon, gravissant la pente,
Sur la lyre aux sept cordes chante,

Et ses accents mélodieux,
Dans leur lointain séjour des cieux,
Charment les oreilles des dieux.

Je viens des bords de l'Hippocrène,
La mystérieuse fontaine...

DIOGÈNE, cachant son visage dans ses mains.

Voile ta face, Diogène !

LEUCOLÉNE continuant, les mains posées sur les épaules de
Diogène, assis devant elle

Poète, les chemins sont ouverts devant toi.
Entres-y le pas sûr, l'âme pleine de foi
Et le cœur plein d'espoir. Cueille toutes les roses ;
Souris sous les ciels gais et sous les ciels moroses.
Marche sans témouvoir et sans baisser le front,
Ni chercher vers quel but les dieux te mèneront.
Foule du même pied les coteaux et les grèves.
L'espace t'appartient, peuple-le de tes rêves,
Ne te demande pas ce que sera demain ;
Ignore le passant qui te croise en chemin
Et s'étonne, voyant et ton air et ta mise.
La Nature, ô poète, ô mon fils, t'est soumise.
Maître de l'heure et maître aussi de l'Univers,
Marche le luth aux doigts et chante en de beaux vers.

DIOGÈNE, se couvrant les oreilles de son manteau.

Assez ! Assez ! Assez !

LEUCOLÉNÉ, continuant.

Oui, le long de ta route,
Que frémisse à ta voix la foule qui t'écoute.

DIOGÈNE, s'échappant.

O Zeus, je ne veux plus entendre. Viens toucher
Mes oreilles, rends-les sourdes. Pour les boucher
Mon pauvre vieux manteau n'a plus assez d'étoffe.

[A Leucoléné.]

Tu prends pour un poète un simple philosophe.

LEUCOLÉNÉ, souriant.

Je le savais.

DIOGÈNE

Alors tu te moquais de moi ?

LEUCOLÉNÉ, sérieuse.

Non, c'était ma pitié qui s'épanchait sur toi.

DIOGÈNE

Le sage ne veut pas de ta pitié hautaine,
La lumière du ciel et l'eau de la fontaine,
Un haillon sur sa peau, la pierre pour dormir,
La racine et le fruit du sol pour le nourrir,
Suffisent largement aux besoins de sa vie.
Il trouve tout cela sur la route suivie,
Et s'il va, méprisé par les hommes, du moins
Rend-il grâces aux dieux, chaque jour, de leurs soins.
Va-t-en et laisse-moi continuer ma tâche.
Retourne vers le Pinde où ta race se cache.
Adieu, Muse... Où donc est ma lanterne ?

LEUCOLÉNÉ

De ne point m'écouter,

C'est mal

DIOGÈNE

L'homme est un animal
Pareil au chien. Qu'importe un chien pour toi, déesse ?
Laisse-le se débattre et traîner sa déлresse
Sur la terre... Où donc est ma lanterne ?

LEUCOLÈNE

Je sais

Que ta secte, ô cynique, obtint quelque succès
Dans Athènes.

DIOGÈNE

Où donc est ma lanterne ? Muse,
Je crois qu'à mes dépens ta déité s'amuse.
Tu m'as pris ma lanterne.

LEUCOLÈNE

Et qu'en aurais-je fait ?

DIOGÈNE

Je ne sais, mais elle n'est plus là, c'est un fait.
Et comme elle n'a pu, seule, prendre la fuite,
Que, seule, d'autre part, le hasard l'a conduite
En ces lieux où j'étais le premier, j'en conclus
Que c'est toi qui m'a pris l'objet que je n'ai plus.
Or, une Muse peut se servir d'une lyre ;
J'admetts même qu'entre ses doigts elle soupire
De divine façon, mais à quoi, dans sa main,
Peut servir le quinquet d'un malheureux humain ?
Muse, sois généreuse et rends-moi, sans dispute,
Mon falot.

LEUCOLÈNE

As-tu peur de faire quelque chute
Si tu n'éclaires point tes pas ? Hypérion
N'a pas encor lancé son ultime rayon
Sous la voûte du ciel. Regarde : au loin, sur l'onde,
Sur les bois, sur les monts, une lumière blonde
S'épanouit. Il fait grand jour. Etrange soin
Que d'aller au soleil un falot à son poing.

DIOGÈNE

Il est des lieux obscurs, un antre, une caverne,
Où je ne pourrais pas découvrir, sans lanterne;
Celui qui s'y blottit peut-être, le vivant
Que, de jour et de nuit, par la pluie ou le vent,
Je cherche sans pouvoir le rencontrer.

LEUCOLÈNE

Courage,

Alors. Je fais le vœu que tu trouves ce sage
Pareil à toi. Je pars. (*Diogène veut prendre la lanterne qu'elle tient à la main, mais elle retire vivement cette main.*)

En m'en allant, permets
Que j'effleure ton front de ma lèvre.

DIOGÈNE, surpris et mécontent.

Jamais !

LEUCOLÈNE

Eh, quoi ! tu ferais fi du baiser d'une Muse !
Cette rare faveur, vraiment...

DIOGÈNE

Je la refuse.
Veuillez la réserver pour un plus digne front.

LEUCOLÈNE

Quelle déesse a pu subir pareil affront !

DIOGÈNE, avec tout le mépris qu'il avait pour les femmes.

Si déesse qu'on soit, Musc, on est une femme,
Et nulle femme encor n'a de sa lèvre infâme
Frôlé la peau de Diogène.

LEUCOLÈNE

C'est très bien.
Je garde la lanterne, alors.

DIOGÈNE

Pourquoi ? Le bien
Qui ne t'appartient pas, ô Musq, il faut le rendre.
La lanterne est à moi. Rends-la-moi.

LEUCOLÉNÉ, cachant la lanterne derrière son dos,
tandis que Diogène s'avance.

Viens la prendre.

DIOGÈNE, [pendant qu'il s'est baissé devant Leucoléné,
celle-ci le baise sur la nuque. Furieux.]

C'est un baiser volé. Je ne le compte pas.
Fuis. Je maudis le sort qui m'a mis sur tes pas.

LEUCOLÉNÉ, riant et déposant la lanterne.

Adieu. Zéphyre me ramène
Aux bords fleuris de l'Hippocrène,
Sur le Pinde, Adieu, Diogène.

De mes accents mélodieux
Je vais, au bleu séjour des cieux,
Charmer les oreilles des dieux.

DIOGÈNE

Ces dieux, je les croyais plus sages que les hommes.
J'ai compris aujourd'hui qu'ils sont comme nous sommes.

LEUCOLÉNÉ s'approchant.

Philosophe qui te dis chien,
Diogène, écoute-moi bien :
Tu crois savoir, tu ne sais rien.
[avec malice.]

Pas même que je suis la courtisane folle
Leucoléné. J'habite au pied de l'Acropole.
S'il te plaît d'y venir me voir, je te promets
Le plus aimable accueil.

DIOGÈNE, ahuri, à part.

Que dit-elle ! (à *Leucoléné avec force*) Jamais !

[*Leucoléné sort avec des éclats de rire. Diogène seul, assis.*]

Ali-je bien entendu ? C'est bien là sa parole ?

« Je suis *Leucoléné*, la courtisane folle. »

[Tendant l'oreille.]

Je crois que la forêt ricane. Elle a raison.

J'ai tout l'esprit qu'il faut pour brouter ce gazon.

Qui veut me préparer l'élébore en tisane ?

Pour une Muse, hélas, prendre une courtisane !

[Il demeure songeur un instant, puis, résigné.]

Oublions l'aventure et, la lanterne aux mains,

Reprendons notre course à travers les chemins.

Sous le soleil, et dans le vent, et par l'orage,

Cherche ton homme, ô philosophe, avec courage.

La tâche est rude. Que t'importe ! Sois constant.

L'objet, peut-être, existe et, peut-être, l'attend.

Riche dans un palais ou pauvre sans tunique,

Quel qu'il soit, c'est à toi de le trouver, l'Unique.

Marche, meurtris tes pieds et déchire tes doigts,

Nul obstacle ne peut t'arrêter : tu le dois.

[Portant soudain la main à sa nuque.]

Marche... Mais, sur mon cou quelle chaleur me brûle ?

Un insecte, sans doute. Il serait ridicule

Que ce fût le baiser de cette femme. Non.

Non, c'est quelque fourmi, ma chenille, un frelon,

Qui pendant mon sommeil m'aura piqué. L'eau fraîche

[Il se bassine avec un peu d'eau.]

Va dissiper cela. Voilà ! Rien ne m'empêche

De partir maintenant. Zens puissant, guide-moi

Et place sur ma route un homme, un seul... Mais, quoi !

L'eau n'a pas sur ma nuque éteint cette brûlure.

Elle augmente au contraire. Invisible morsure

Qui fait frémir ma chair, elle envahit mon dos ;

Elle monte à mon front, me pénètre les os,

Et jusque dans mon cœur un feu nouveau s'allume :

Je n'en puis plus douter, ce baiser me consume.

Oui, je me sens arder de la tête aux genoux,

Et je dois convenir, hélas, que c'est très doux.

Lanterne, je n'ai plus besoin de ta lumière ;
Reste seule en ces lieux et meurs sur cette pierre.
Ma compagne fidèle et sage, adieu, merci...
Mais non, je ne veux pas qu'on te retrouve ici.
Si tu n'es plus à moi, ne sois donc à personne ;
A l'onde de ce puits pour toujours je te donne.
On dit qu'au monde rien comme un puits n'est discret ;
Diogène avec toi va noyer son secret.
O lanterne, rejoins ta dernière demeure.

[Il jette la lanterne dans le puits.]

Je ne la trouve pas si mal que tout à l'heure,
Mon image ; mais non, elle sourit ; mes yeux
Ont un éclat plus vif... Me pardonnent les dieux !
Leïcoléné, je viens.... Ah ! quelle catastrophe !
Une femme a troublé les sens du philosophe !

[Il sort en courant.]

RIDEAU

~~XXXI~~





NÉCROLOGIE

Docteur Félix BRÉMOND

Le Dr Félix BREMOND est né à Flayosc (Var), le 7 février 1843. Étant encore étudiant, il fut «médecin requis» à l'Hôpital militaire de Toulon, 1862-1864; il fut ensuite interne des asiles, de Marseille et de Charéton, 1865-1866. À 24 ans il était reçu Docteur en médecine après avoir soutenu brillamment une thèse originale sur *Les Hallucinations*. Il occupa des postes multiples et resta peu dans chaque poste en raison de son esprit d'indépendance; il fut Secrétaire général du Var, puis Sous-Préfet de Blaye (1870-71); membre de la Commission des Logements insalubres depuis 1882; Inspecteur du Travail (Seine), du 30 juin 1882 au 1er février 1901; arbitre au Tribunal de Commerce de la Seine (1894-1911); membre des Commissions d'Hygiène publique des 2^{me} et 9^{me} Arrondissements; médecin du Ministère de l'Agriculture; Délégué cantonal; membre de la Commission départementale d'hygiène du Var, de la Commission d'Hygiène industrielle (Ministère du Travail), des Comités d'hygiène aux Expositions (Paris, Barcelone, Moscou).

Étant étudiant, il avait fondé l'*Escarpolette*, journal des cabrioles politiques, artistiques et littéraires. Il fut l'un des premiers collaborateurs du *Petit Marseillais*; il a également écrit de nombreux articles de vulgarisation dans d'autres journaux quotidiens: *Le Petit Var*, *L'Événement*, *Voltaire*, *Le Globe*, *La Famille* et aussi dans des journaux médicaux; *La Revue Médicale*, *Le Monde Thermal*, *l'Hygiène légale*, *Le Moniteur Médical*, *Le Var Médical*.

Il fut membre fondateur de l'*Association des journalistes républicains* et de la *Société des Gens de Lettres*; *Président honoraire du Syndicat de la Presse scientifique*, membre correspondant de l'*Académie de Madrid*.

Il était chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, chevalier du Mérite agricole.

Il a publié de nombreux ouvrages : *Hygiène usuelle, Rabelais-Médecin, Hygiène Industrielle, Les préjugés en Médecine, Les passions et la santé, Dictionnaire de la table, Dictionnaire médical de Provence, Intoxication professionnelle, saturnisme et virus Les Saints guérisseurs* (*sous presse*).

Il a toujours gardé un vif amour de sa Provence ; c'est lui qui fonda à Paris le fameux PEIROOU, qui groupait de 150 à 200 intellectuels provençaux.

Il s'était retiré sur la jolie plage du Lavandou où il avait fait construire son délicieux *Oustalet Rabelais*.

C'était un esprit finement railleur mais sans méchanceté, c'était un savant et un chercheur indépendant, probe et consciencieux. Il a conservé son activité jusqu'à la dernière heure.

Pendant la Guerre, voulant se rendre utile, il reprit du service militaire, comme médecin auxiliaire, en 1915 et 1916, malgré ses 72 ans.

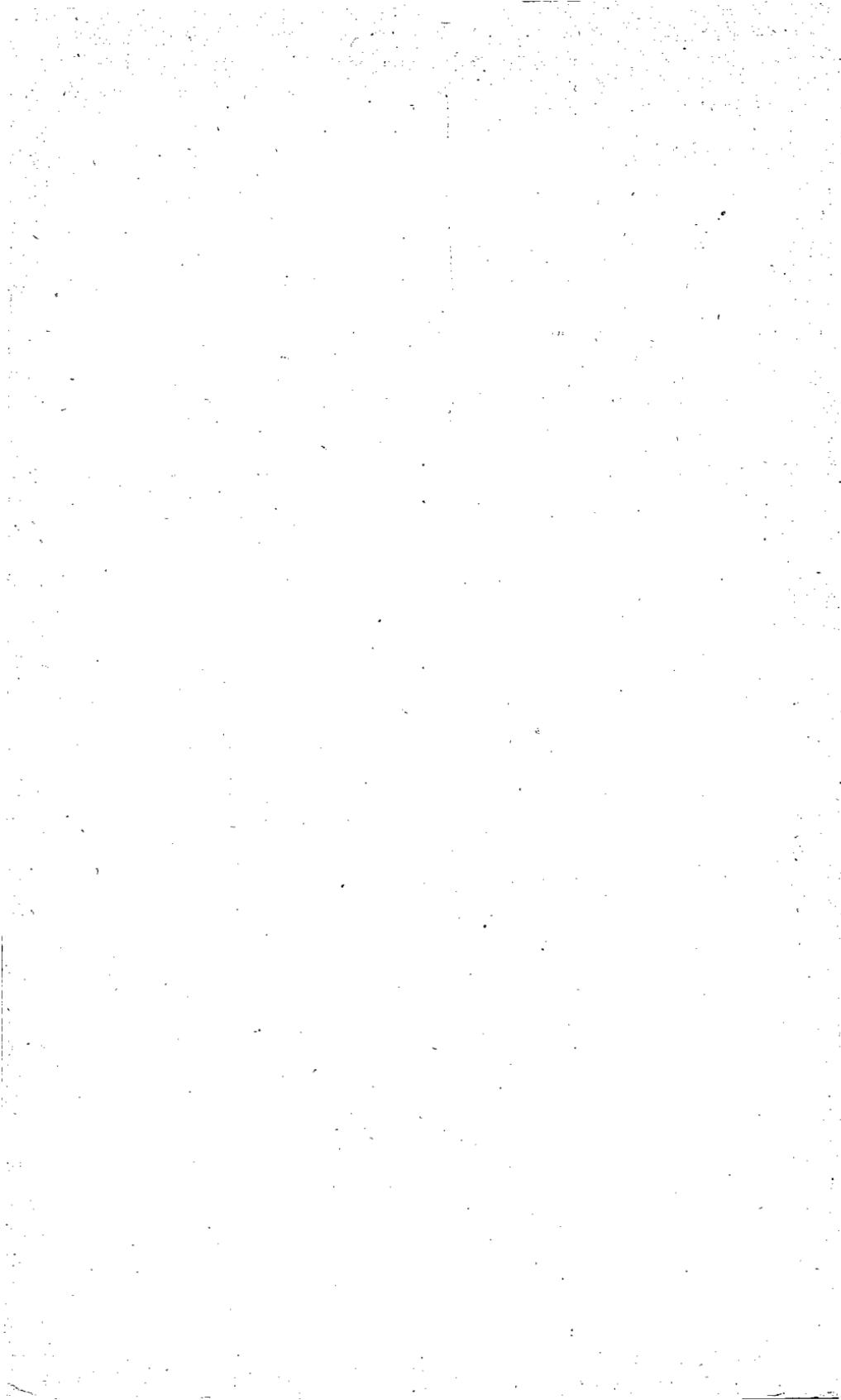
M. le Dr Félix BREMOND était membre titulaire de l'Académie du Var, depuis 1911 ; malgré l'éloignement du Lavandou, il fut un des membres les plus assidus aux séances.

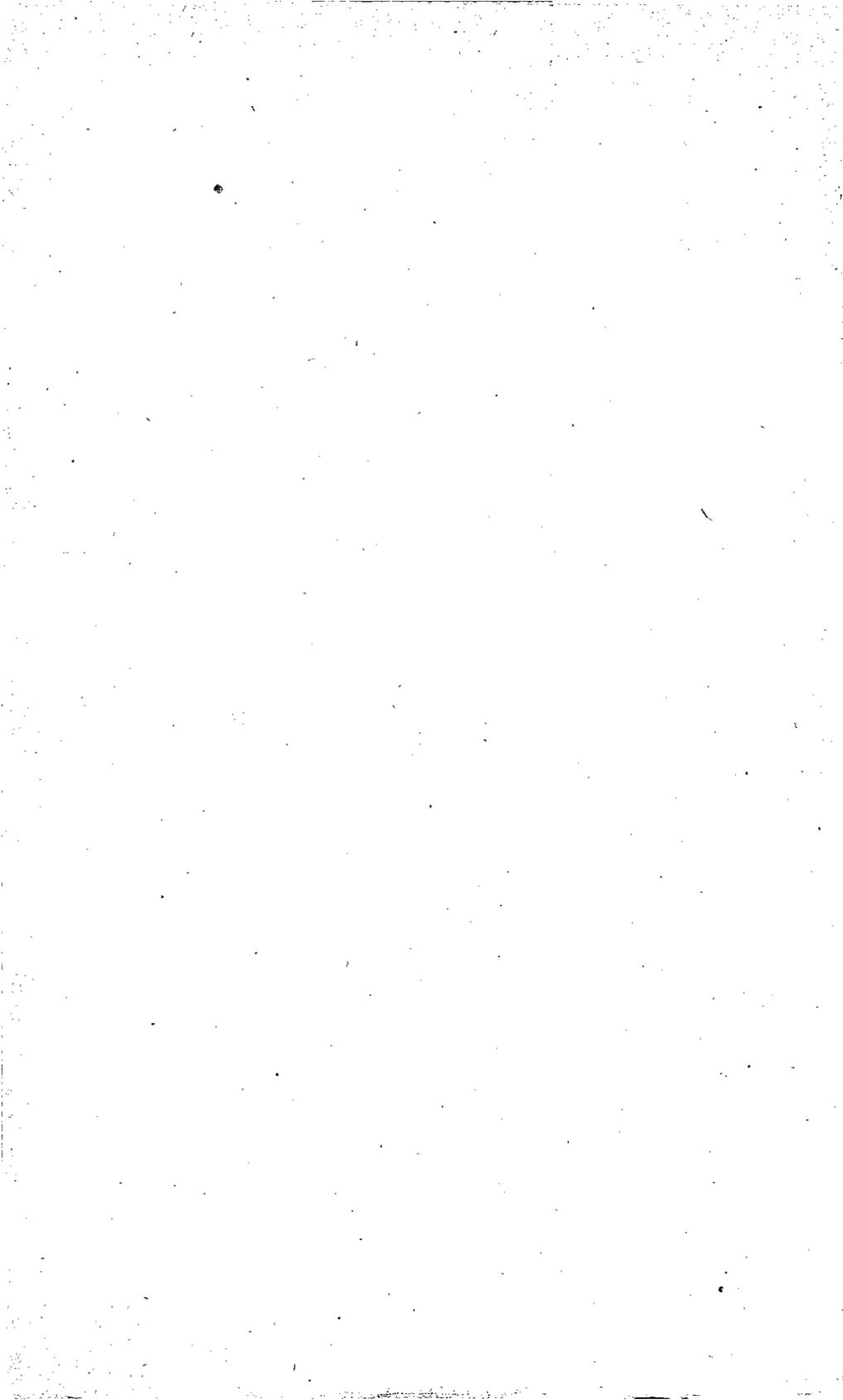


TABLES DES MATIÈRES

Bureau de l'Académie du Var pour 1919	IV
Procès verbaux des séances de l'Académie	1
Charles Péguy	9
Vision de Bataille Navale	25
La Gloire des Morts	37
Ode à la France	40
Le Monisme et le libre arbitre	43
Un dîner chez Lamoignon	55
Une aventure de Diogène	69
Nécrologie : Docteur Félix Brémond	81









Publications de l'Académie du Var

Années	1832 à 1865.	— 29 volumes in-8°
1868.	— I volume in-8° de	358 pages
1869.	— I volume in-8° de	556 pages
1870.	— I volume in-8° de	358 pages
1871.	— I volume in-8° de	391 pages
1872.	— I volume in-8° de	334 pages
1873.	— I volume in-8° de	480 pages
1874-75-76.	— I volume in-8° de	406 pages
1877-78.	— I volume in-8° de	475 pages
1881.	— I volume in-8° de	334 pages
1882-83.	— I volume in-8° de	534 pages
1884-85.	— I volume in-8° de	508 pages
1886.	— I volume in-8° de	332 pages
1887-88.	— I volume in-8° de	480 pages
1889-90.	— I volume in-8° de	508 pages
1891-92.	— I volume in-8° de	480 pages
1893-94.	— I volume in-8° de	432 pages
1895.	— I volume in-8° de	228 pages.
1896.	— I volume in-8° de	180 pages
1897.	— I volume in-8° de	264 pages
1898.	— I volume in-8° de	196 pages
1899.	— I volume in-8° de	198 pages
1900.	— Livre d'or du Centenaire, 1 volume in-8° de	230 pages
1901.	— I volume in-8° de	258 pages
1902.	— I volume in-8° de	180 pages
1903.	— I volume in-8° de	496 pages
1904.	— I volume in-8° de	264 pages
1905.	— I volume in-8° de	270 pages
1906.	— I volume in-8° de	128 pages
1907.	— I volume in-8° de	156 pages
1908.	— I volume in-8° de	184 pages
1909.	— I volume in-8° de	216 pages
1910.	— I volume in-8° de	144 pages
1911.	— I volume in-8° de	120 pages
1912.	— I volume in-8° de	122 pages
1913.	— I volume in-8° de	128 pages
1914-15.	— I volume in-8° de	144 pages
1916-17.	— I volume in-8° de	144 pages
1918.	— I volume in-8° de	140 pages
1919.	— I volume in-8° de	96 pages

Ces volumes sont en vente, sauf les années 1872 à 1899 qui sont épuisées.
S'adresser à M. le Président de l'Académie du Var, M. le Professeur Hoc à Toulon.